Babel 2012

LA Liberté

LA Liberté

Morceaux choisis par

Wilma Tonetta

Mise en page

Claudio Buat Albiana

Sommaire

Citations ***5***

Jonathan Livingston — ***Richard Bach*** ***6***

Visage voilé — ***Latifa*** ***7***

Récits ***12***

Lettres de mon moulin — ***A.Daudet*** ***13***

Les enfants de la liberté — ***M.Lévy*** ***16***

L'astragale — ***A.Sarrazin*** ***17***

Trois enfants — ***A.Robbe-Grillet*** ***19***

Nous autres les Sanchez — ***C.Paysan*** ***20***

La musique d'une vie — ***Andreï Makine*** ***21***

Un sac de billes — ***J.Joffo*** ***23***

Vendredi — ***M.Tournier*** ***25***

A Garonne — ***P.Delerm*** ***26***

Désert — ***J.M.G. Le Clézio*** ***27***

La quarantaine — ***J.M.G. Le Clézio*** ***27***

Le chercheur d'or — ***J.M.G. Le Clézio*** ***27***

Les arbres en parlent encore — ***C.Beyala*** ***28***

Actuelles — ***A.Camus*** ***29***

La chute — *A.Camus* *30*

L'étranger — *A.Camus* *30*

Mémoire d'une jeune fille rangée — *S.De Beauvoir* *31*

Mon évasion — *B. Groult* *32*

Trois femmes puissantes — *M. Ndiaye* *33*

Emportée — *P. du Bouchet* *35*

Textes philosophiques *36*

L'Existentialisme est un Humanisme — *J.P. Sartre* *37*

Lettres écrites de la montagne, VII — *J.J.Rousseau* *37*

DIscours — *J.J.Rousseau* *38*

L'Être et le Néant — *J.P. Sartre* *38*

Poésies *39*

Liberté — *M.Carême* *40*

Ma liberté — *G.Moustaki* *41*

La liberté — *J.Prévost* *42*

Far-niente — *T.Gautier* *43*

L'homme et la mer — *C. Baudelaire* *44*

Liberté — *J. Charpentreau* *45*

Liberté — *P.Eluard* *46*

LA Liberté

Citations

Un livre est un outil de liberté

Jean Guéhenno

L'homme est né libre et partout il est dans les fers

Jean Jacques Rousseau

La liberté, seule valeur impérissable de l'histoire

Albert Camus

La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui

Déclaration des droits de l'homme

Jonathan Livingston

Richard Bach

Décidément, Jonathan Livingston n'est pas un goéland comme les autres. Sa seule passion: voler toujours plus haut et plus vite, pour être libre. Mais cet original qui ne se contente pas de voler pour se nourrir ne plaît guère à la communauté des goélands. Condamné à l'exil, seul, Jonathan poursuit ses découvertes, sans peur, sans colère. Il est seulement triste de ne pouvoir les partager, jusqu'au jour où il rencontre des amis... Jonathan apprend alors à briser les chaînes qui emprisonnent son corps et ses pensées. Ce livre, drôle et poétique, est un hymne à l'amour et à la liberté!

Temps et tolérance, mots clés pour l'avenire des femmes afghanes

Depuis quelques semaines, le monde se préoccupe du sort réservé aux Afghans dans leur ensemble, et aux femmes en particulier. Aujourd'hui, alors que le pays est encore sous les bombes, des voix chagrines veulent démontrer que rien n'a changé à Kaboul!

Pourtant, je suis optimiste sur l'avenir des Afghanes et, par-delà, sur l'avenir de l'Afghanistan. Depuis vingt-trois ans, elles sont une pierre angulaire de la résistance, pas celle qui se voit, bien sûr, mais celle des petits gestes quotidiens qui finissent par faire la différence. Combien sont-elles à avoir risqué leur vie afin d'obtenir un morceau de pain pour leurs enfants? Combien ont, coûte que coûte, et contre l'avis général, continué à apprendre aux enfants à lire et à écrire?

Bien sûr, il n'y a pas de figure emblématique de la lutte des femmes afghanes, pas de pasionaria pour se faire leur porte-parole. Mais, pendant ces deux

décennies de guerre, toutes ont été, à leur façon, des résistantes.

Aujourd'hui, on critique ceux qui ont libéré, une fois de plus, l'Afghanistan, parce qu'il est à la mode de détruire ce qu'on a aimé hier. On nous rapporte que les femmes sont toujours cloitrées sous leur tchadri, qu'elles ne sortent pas de chez elles et que, lorsqu'elles le font, elles sont malmenées par les hommes.

Je pense qu'il faut seulement leur laisser le temps de s'habituer à cette nouvelle liberté. Ce temps, nous pouvons, nous devons, le laisser à tous les Afghans, parce qu'il est impossible qu'un peuple qui, pendant une génération, n'a connu que la guerre retrouve la confiance d'un coup de baguette magique. Sachons nous rappeler qu'en Europe, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il a fallu attendre plusieurs jours avant que les gens ne sortent de leurs abris. La joie de la victoire remportée sur un oppresseur n'efface pas immédiatement la crainte que celui-ci avait éveillée ni les réflexes de survie causés par sa présence.

Les femmes afghanes ont vu leur situation s 'améliorer depuis quelques jours et elles ont l'impression de laisser enfin derrières elles cinq années de plomb. Dans quelques mois, une fois que les armes se seront tues, je l'espère définitivement, que les nouvelles autorités commenceront à gouverner, alors les Afghans retrouveront l'espoir et écriront tous ensemble une nouvelle page de leur histoire. Si nous voulons que vive ce nouvel Afghanistan, sachons excuser les quelques erreurs que pourraient commettre les uns ou les autres. Cette tolérance permettra à l'Afghanistan de retrouver le visage qui avait été le sien avant la guerre, et donnera aux femmes une chance d'être mieux entendues et de défendre leurs droits. Elles en sont capables au-delà de toutes vos espérances, car elles ont su défendre leur moindre parcelle de liberté loin de yeux du monde, et elles sauront reconstruire la société afghane dans ce qu'elle a de meilleur. Elles ont su transmettre à leurs enfants un témoignage de force et d'amour, elles doivent pour cela être considérées comme des héroïnes, parce que c'est l'éducation qui permet de changer le monde.

Déclaration universelle des droits de l'homme

Préambule

Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde.

Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme.

Considérant qu'il est essentiel que les droits de l'homme soient protégés par un régime de droit pour que l'homme ne soit pas contraint, en suprême recours, à la révolte contre la tyrannie et l'oppression.

Considérant qu'il est essentiel d'encourager le développement de relations amicales entre nations.

Considérant que dans la Charte les peuples des Nations Unies ont proclamé à nouveau leur foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité des droits des hommes et des femmes, et qu'ils se sont déclarés résolus à favoriser le progrès social et à instaurer de meilleures conditions de vie dans une liberté plus grande.

Considérant que les Etats Membres se sont engagés à assurer, en coopération avec l'Organisation des Nations Unies, le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales.

Considérant qu'une conception commune de ces droits et libertés est de la plus haute importance pour remplir pleinement cet engagement.

L'Assemblée Générale proclame la présente Déclaration universelle des droits de l'homme comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations afin que tous les individus et tous les organes de la société, ayant cette Déclaration constamment à l'esprit, s'efforcent, par l'enseignement et l'éducation, de développer le respect de ces droits et libertés et d'en assurer, par des mesures progressives d'ordre national et international, la reconnaissance et l'application universelles et effectives, tant parmi les populations des Etats Membres eux-mêmes que parmi celles des territoires placés sous leur juridiction.

Article premier
Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Article 2
1.Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation.

2.De plus, il ne sera fait aucune distinction fondée sur le statut politique, juridique ou international du pays ou du territoire dont une personne est ressortissante, que ce pays ou territoire soit indépendant, sous tutelle, non autonome ou soumis à une limitation quelconque de souveraineté.

Article 3
Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne.

Article 4
Nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude; l'esclavage et la traite des esclaves sont interdits sous toutes leurs formes.

Article 5
Nul ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants.

Article 6
Chacun a le droit à la reconnaissance en tous lieux de sa personnalité juridique.

Article 7
Tous sont égaux devant la loi et ont droit sans distinction à une égale protection de la loi. Tous ont droit à une protection égale contre toute discrimination qui violerait la présente Déclaration et contre toute provocation à une telle discrimination.

Article 8
Toute personne a droit à un recours effectif devant les juridictions nationales compétentes contre les actes violant les droits fondamentaux qui lui sont reconnus par la constitution ou par la loi.

Article 9
Nul ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé.

Article 10
Toute personne a droit, en pleine égalité, à ce que sa cause soit entendue équitablement et publiquement par un tribunal indépendant et impartial, qui décidera, soit de ses droits et obligations, soit du bien-fondé de toute accusation en matière pénale dirigée contre elle.

Article 11
1. Toute personne accusée d'un acte délictueux est présumée innocente jusqu'à ce que sa culpabilité ait été légalement établie au cours d'un procès public où toutes les garanties nécessaires à sa défense lui auront été assurées.

2. Nul ne sera condamné pour des actions ou omissions qui, au moment où elles ont été commises, ne constituaient pas un acte délictueux d'après le droit national ou international. De même, il ne sera infligé aucune peine plus forte que celle qui était applicable au moment où l'acte délictueux a été commis.

Article 12
Nul ne sera l'objet d'immixtions arbitraires dans sa vie privée, sa famille, son domicile ou sa correspondance, ni d'atteintes à son honneur et à sa réputation. Toute personne a droit à la protection de la loi contre de telles immixtions ou de telles atteintes.

Article 13
1. Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat.

2. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays.

Article 14
1. Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays.

2. Ce droit ne peut être invoqué dans le cas de poursuites réellement fondées sur un crime de droit commun ou sur des agissements contraires aux buts et aux principes des Nations Unies.

Article 15
1. Tout individu a droit à une nationalité.

2. Nul ne peut être arbitrairement privé de sa nationalité, ni du droit de changer de nationalité.

Article 16
1. A partir de l'âge nubile, l'homme et la femme, sans aucune restriction quant à la race, la nationalité ou la religion, ont le droit de se marier et de fonder une famille. Ils ont des droits égaux au regard du mariage, durant le mariage et lors de sa dissolution.

2. Le mariage ne peut être conclu qu'avec le libre et plein consentement des futurs époux.

3. La famille est l'élément naturel et fondamental de la société et a droit à la protection de la société et de l'Etat.

Article 17
1. Toute personne, aussi bien seule qu'en collectivité, a droit à la propriété.

2. Nul ne peut être arbitrairement privé de sa propriété.

Article 18
Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites.

Article 19
Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

Article 20
1. Toute personne a droit à la liberté de réunion et d'association pacifiques.

2. Nul ne peut être obligé de faire partie d'une association.

Article 21
1. Toute personne a le droit de prendre part à la direction des affaires publiques de son pays, soit directement, soit par l'intermédiaire de représentants librement choisis.

2. Toute personne a droit à accéder, dans des conditions d'égalité, aux fonctions publiques de son pays.

3. La volonté du peuple est le fondement de l'autorité des pouvoirs publics ; cette volonté doit s'exprimer par des élections honnêtes qui doivent avoir lieu périodiquement, au suffrage universel égal et au vote secret ou suivant une procédure équivalente assurant la liberté du vote.

Article 22
Toute personne, en tant que membre de la société, a droit à la sécurité sociale ; elle est fondée à obtenir la satisfaction des droits économiques, sociaux et culturels indispensables à sa dignité et au libre développement de sa personnalité, grâce à l'effort national et à la coopération internationale, compte tenu de l'organisation et des ressources de chaque pays.

Article 23
1. Toute personne a droit au travail, au libre choix de son travail, à des conditions équitables et satisfaisantes de travail et à la protection contre le chômage.

2. Tous ont droit, sans aucune discrimination, à un salaire égal pour un travail égal.

3. Quiconque travaille a droit à une rémunération équitable et satisfaisante lui assurant ainsi qu'à sa famille une existence conforme à la dignité humaine et complétée, s'il y a lieu, par tous autres moyens de protection sociale.

4. Toute personne a le droit de fonder avec d'autres des syndicats et de s'affilier à des syndicats pour la défense de ses intérêts.

Article 24
Toute personne a droit au repos et aux loisirs et notamment à une limitation raisonnable de la durée du travail et à des congés payés périodiques.

Article 25
1. Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que pour les services sociaux nécessaires ; elle a droit à la sécurité en cas de chômage, de maladie, d'invalidité, de veuvage, de vieillesse ou dans les autres cas de perte de ses moyens de subsistance par suite de circonstances indépendantes de sa volonté.

2. La maternité et l'enfance ont droit à une aide et à une assistance spéciales. Tous les enfants, qu'ils soient nés dans le mariage ou hors mariage, jouissent de la même protection sociale.

Article 26
1. Toute personne a droit à l'éducation. L'éducation doit être gratuite, au moins en ce qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamental. L'enseignement élémentaire est obligatoire. L'enseignement technique et professionnel doit être généralisé ; l'accès aux études supérieures doit être ouvert en pleine égalité à tous en fonction de leur mérite.

2. L'éducation doit viser au plein épanouissement de la personnalité humaine et au renforcement du respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales. Elle doit favoriser la compréhension, la tolérance et l'amitié entre toutes les nations et tous les groupes raciaux ou religieux, ainsi que le développement des activités des Nations Unies pour le maintien de la paix.

3. Les parents ont, par priorité, le droit de choisir le genre d'éducation à donner à leurs enfants.

Article 27
1. Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent.

2. Chacun a droit à la protection des intérêts moraux et matériels découlant de toute production scientifique, littéraire ou artistique dont il est l'auteur.

Article 28
Toute personne a droit à ce que règne, sur le plan social et sur le plan international, un ordre tel que les droits et libertés énoncés dans la présente Déclaration puissent y trouver plein effet.

Article 29
1. L'individu a des devoirs envers la communauté dans laquelle seule le libre et plein développement de sa personnalité est possible.

2. Dans l'exercice de ses droits et dans la jouissance de ses libertés, chacun n'est soumis qu'aux limitations établies par la loi exclusivement en vue d'assurer la reconnaissance et le respect des droits et libertés d'autrui et afin de satisfaire aux justes exigences de la morale, de l'ordre public et du bien-être général dans une société démocratique.

3. Ces droits et libertés ne pourront, en aucun cas, s'exercer contrairement aux buts et aux principes des Nations Unies.

Article 30
Aucune disposition de la présente Déclaration ne peut être interprétée comme impliquant pour un Etat, un groupement ou un individu un droit quelconque de se livrer à une activité ou d'accomplir un acte visant à la destruction des droits et libertés qui y sont énoncés.

Récits

Lettres de mon moulin A.Daudet

La chèvre de monsieur Seguin, qui se battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin, le loup la mangea.

Eh bien, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M.Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M.Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait

« C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi; je n'en garderai pas une. »

Cependant, il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un dos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit la nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon coeur que M. Seguin était ravi.

Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi I »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne

Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou!... C'est bon pour l'âne ou pour le boeuf de brouter dans un dos I ... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du dos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mé !... tristement

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois

Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

—Ah! mon Dieu!— ... Elle aussi! cria M.Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre

«Comment, Blanquette, tu veux me quitter ? »

Et Blanquette répondit

Qui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh I non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de cornes, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaire! Pauvre Renaude! ... ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! ... dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Tu ris, Gringoire? Parbleu! je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse I Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher! ... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du dos. Et les fleurs donc! De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux !...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le dos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

Que c'est petit dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans? »

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir.

« Déjà! » dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le dos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu 'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne.

« Hou! hou! »

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou! hou! ... faisait le loup.

«Reviens! reviens! ... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du dos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière~ il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

« Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin »; et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eut l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon coeur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine...

Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait

« Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube... »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant du coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon coeur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait

« Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube... »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant du coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu Gringoire

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de la cabro de moussu Seguin, que se battégue touto la neui emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé'

Tu m'entends bien, Gringoire.

E piei lou matin lou loup la mangé

Les enfants de la liberté M.Lévy

Ce 21 mars 1943, j'ai dix-huit ans, je suis monté dans le tramway et je pars vers une station qui ne figure sur aucun plan je vais chercher le maquis.

Il y a dix minutes je m'appelais encore Raymond, depuis que je suis descendu au terminus de la ligne 12, je m'appelle Jeannot. Jeannot sans nom. A ce moment encore doux de la journée, des tas de gens dans mon monde ne savent pas ce qui va leur arriver. Papa et maman ignorent que bientôt on va leur tatouer un numéro sur le bras, maman ne sait pas que sur un quai de gare, on va la séparer de cet homme qu'elle aime presque plus que nous.

Moi je ne sais pas non plus que dans dix ans, je reconnaîtrai, dans un tas de paires de lunettes de près de cinq mètres de haut, au Mémorial d'Auschwitz, la monture que mon père avait rangée dans la poche haute de sa veste, la dernière fois que je l'ai vu au café des Tourneurs. Mon petit frère Claude ne sait pas que bientôt je passerai le chercher, et que s'il n'avait pas dit oui, si nous n' avions pas été deux à traverser ces années-là, aucun de nous n'aurait survécu. Mes sept camarades, Jacques, Boris, Rosine, Ernest, François, Marius, Enzo, ne savent pas qu'ils vont mourir en criant « Vive la France », et presque tous avec un accent étranger.

Je me doute bien que ma pensée est confuse, que les mots se bousculent dans ma tête, mais à partir de ce lundi midi et pendant deux ans, sans cesse mon coeur va battre dans ma poitrine au rythme que lui impose la peur ; j'ai eu peur pendant deux ans, je me réveille encore parfois la nuit avec cette foutue sensation. Mais tu dors à côté de moi mon amour, même si je ne le sais pas encore. Alors voilà un petit bout de l'histoire de Charles, Claude, Alonso, Catherine, Sophie, Rosine, Marc, Emile, Robert, mes copains, espagnols, italiens, polonais, hongrois, roumains, les enfants de la liberté. ……

Voilà, mon amour. Cet homme accoudé au comptoir du café des Tourneurs et qui te sourit dans son élégance, c'est mon père.

Sous cette terre de France, reposent ses copains. Chaque fois qu'ici ou là j'entends quelqu'un exprimer ses idées au milieu d'un monde libre, je pense à eux.

Alors je me souviens que le mot « Étranger » est une des plus belles promesses du monde, une promesse en couleurs, belle comme la Liberté……..

— Écoute-moi, Jeannot, si toi tu n'y arrives pas, alors tes enfants le feront à ta place, il faudra que tu le leur demandes. Jure-le-moi.

— Quels enfants?

— Tu verras, poursuit Samuel dans un délire halluciné. Plus tard tu en auras, un, deux, ou plus je ne sais pas, je n'ai plus vraiment le temps de compter. Alors il faudra que tu leur demandes quelque chose de ma part, que tu leur dises que cela compte beaucoup pour moi. C'est un peu comme s'ils tenaient une promesse que leur père aurait faite dans un passé qui n'existera plus. Parce que ce passé de guerre n'existera plus, tu verras. Tu leur diras de raconter notre histoire, dans leur monde libre. Que nous nous sommes battus pour eux. Tu leur apprendras que rien ne compte plus sur cette terre que cette putain de liberté capable de se soumettre au plus offrant. Tu leur diras aussi que cette grande salope aime l'amour des hommes, et que toujours elle échappera à ceux qui veulent l'emprisonner, qu'elle ira toujours donner la victoire à celui qui la respecte sans jamais espérer la garder dans son lit. Dis-leur, Jeannot, dis-leur de raconter tout cela de ma part, avec leurs mots à eux, ceux de leur époque. Les miens ne sont faits que des accents de mon pays, du sang que j'ai dans la bouche et sur les mains.

— Arrête, Samuel, tu t'épuises pour rien.

— Jeannot, fais-moi cette promesse jure-moi qu'un jour tu aimeras. J'aurais tant voulu pouvoir le faire, tant voulu pouvoir aimer. Promets-moi que tu porteras un enfant dans tes bras et que dans le premier regard de vie que tu lui donneras, dans ce regard de père, tu mettras un peu de ma liberté. Alors, si tu le fais, il restera quelque chose de moi sur cette foutue terre.

J'ai promis et Samuel est mort au lever du jour. Il a inspiré très fort, le sang a coulé de sa bouche, et puis j'ai vu sa mâchoire se crisper tant la douleur était violente. La plaie à son cou était devenue parme. Elle est restée ainsi. Je crois que sous la terre qui le recouvre, dans ce champ de la Haute-Marne, un peu de pourpre résiste au temps, et à l'absurdité des hommes.

L’astragale A.Sarrazin

Il n’y a qu’un mur entre Anne et la liberté. Elle le saute en pleine nuit, se reçoit mal : une douleur fulgurante transperce sa cheville, elle vient d’en briser un os au nom mélodieux l’astragale. Le premier bon Samaritain qui passe n’ose pas l’emmener : le haut mur est celui d’une prison, et Anne est une « mineure en cavale »; mais il fait signe à un autre automobiliste, et ce Samaritain-là comprend très bien. Julien est du même bord qu’Anne. Il s’occupera de tout de trouver un refuge et des vêtements, de payer sa pension chez ses hôtes, de régler les frais d’hôpital et d’opération.

Pour qui rêve de liberté, il est dur de sautiller sur des béquilles ou de clopiner péniblement de planque en planque. Plus encore d’attendre Julien, sur un lit d’hôpital ou dans des chambres de rencontre. Anne reprendra le chemin aventureux qui la conduira à nouveau derrière le haut mur — et par-delà, jusqu’à la gloire littéraire, lorsqu’elle rassemblera les innombrables feuillets ~écrits en cellule, et qui racontent son histoire…….

……..

Le ciel s'était éloigné d’au moins dix mètres.

Je restais assise, pas pressée. Le choc avait dû casser les pierres, ma main droite tâtonnait sur des éboulis. A mesure que je respirais, le silence atténuait l’explosion d’étoiles dont les retombées crépitaient encore dans ma tête. Les arêtes blanches des pierres éclairaient faiblement l’obscurité ma main quitta le sol, passa sur mon bras gauche, remonta jusqu’à l’épaule, descendit à travers côtes jusqu’au bassin

Rien. J’étais intacte, je pouvais continuer.

Je me mis debout. Le nez brusquement projeté contre les ronces, étalée en croix, je me rappelai que j’avais omis de vérifier aussi mes jambes. Trouant la nuit, des voix sages et connues chantonnaient

« Attention, Anne, tu finiras par te casser une patte!. »

Je me remis en position assise et recommençai à m’explorer. Cette fois, je rencontrai, au niveau de la cheville, une grosseur étrange, qui enflait et pulsait sous mes doigts...

Lorsque je vais à la consultation, toubib, pour essayer de me faire porter pâle, que je vous décris des maux imaginaires dans des endroits que je pense inaccessibles; lorsque je dois vous monter des tisanes au lit, petites soeurs, sur mes pieds de marcheuse modèle, moi qui envie vos indigestions... Fini, tout cela maintenant, vous allez me soigner, vous ou d’autres, j’ai la patte cassée.

Je levai les yeux, vers le haut du mur où ce monde restait, endormi j’ai volé, mes chéries! J’ai volé, plané et tournoyé pendant une seconde qui était longue et bonne, un siècle. Et je suis là, assise, délivrée de là-haut, délivrée de vous.

Cet après-midi encore, j’étais bourrée d’Atropine et je m’étais injecté de la benzine dans les cuisses. Rolande libérée, je n’avais aucune envie d’attendre qu’elle revienne me chercher je manoeuvrais pour me faire envoyer à l’hôpital, où la cueillette serait plus facile et les jours plus vite pulvérisés.

« Mais vous êtes verte! me dit l’éducatrice, à la veillée.

«J’ai dû me frotter au mur », dis-je, sentant mes joues virer au cadavérique, et me désarticulant comme pour tâcher d’apercevoir le dos de ma blouse. On était justement en train de repeindre les murs de la salle à manger, un mur jaune, un mur bleu, deux murs verts, et les appuis de fenêtre en orange pour inventer le soleil.

« Non, vous êtes verte, VOUS! Votre figure! ne va pas? »

Mais je n’ai pas eu le temps de savourer mon premier tilleul; la pente douce de l’autre côté des remparts, après la porte, je ne la descendrai pas. J’ai préféré sauter. Je suis en bas quand même, pas très loin de la route, il faut que j’aille jusque-là; ils ne vont pas me ramasser à deux pas du mur, non?

L’endroit et le soir où je retrouverai Rolande sont loin encore je dois d’abord trimbaler jusqu’à la route cette bosse qui m’empêche de marcher... deux fois, trois fois, j’essaie de poser le talon la foudre s’éveille, me traverse la jambe.

Puisque les pieds sont inutiles, je vais marcher sur les coudes et les genoux. Je rampe vingt mètres, je me heurte aux broussailles, je reviens aux pierres, essayant de m’orienter.

Un autre siècle a dû couler, je ne retrouve rien. Ma cheville est scellée, pied et jambe à angle droit; je la coltine comme un poids, à la verticale, elle bascule dans la pierraille et la griffe des buissons. La nuit est opaque. Là-haut, tous ces derniers mois, je regardais les fourrés si proches de la grand-route et j’étais certaine de pouvoir m’y retrouver les yeux fermés, mes projets ne passaient pas encore par là, mais cependant une tentation constante de sauter et de m’enfuir faisait machinalement son chemin. Et, tout en souriant au troupeau des filles massées frileusement autour de

l'éducatrice, tout en serrant, dans ma poche où elle se glissait, la main-de Rolande, je. volais au bas des pierres et je me relevais, hou-hou, narquoise et purifiée...

Et nous regagnions les lumières, en traînant les pieds. Je laissais la main de mon amie dans ma poche et je fouillais dans la sienne, pour découvrir à travers l'étoffe le une-deux de l'articulation, Rolande, je sens ton os qui marche... Et nous pouffions sous le manteau, et le pavillon avec son éclairage confisquait les rêves jusqu'au lendemain.

Je rampe. Mes coudes deviennent terreux, je saigne de la boue, les épines me percent au hasard des buissons, j'ai mal mais il faut continuer à avancer, au moins jusqu'à cette lumière, là-bas, une maison qui me promet la route... entre la lumière et moi, il y a un grillage, contre lequel je tombe je suis bien, là, couchée sur le dos, les yeux fermés, les bras lâches... Ils me ramasseront endormie, tant pis. Je paierai ce repos par des soumissions, des douleurs nouvelles, j'allais vers la terre, j'y reste. Peut-être le mur va-t-il suivre ma chute et m'y enfouir.

Je suis debout, sur la plante des rotules, je contourne le grillage. Un genou, un coude, un genou, un coude... ça va, je m'habitue. Je rêve que je recommence, que je prends mon temps au lieu de foncer comme une dingue, de commencer à descendre le mur en m'agrippant aux pierres et d'ouvrir les mains dès que mon pied rencontre le vide, je cherche pour mon atterrissage un coin tendre, là où l'herbe pousse épaisse et élastique...

Je dépasse la villa, dont la lampe brille toujours; j'avance tout contre le mur, dans l'herbe du chemin, coude, genou, coude... voilà la route, luisante, scindée par la bande jaune. Une tente de métal est posée sur le trottoir, publicité pour une marque d'essence je m'y accroche, le panneau cliquette, je vais commencer mon stop ici... Non, Paris est dans la directìon opposée, traversons. Le premier pas est en fer rouge, le deuxième en gélatine, je m'affale en travers de la bande jaune, le premier écraseur est pour moi... Le voilà, c'est un camion il va dans mon sens et rapportera à Paris, collés à ses roues, des lambeaux de moi.

Je le regarde, dans ses gros yeux jaunes. Il vient sur moi.

A quelques mètres, le camion bifurque, monte sur l'accotement et stoppe. J'entends souffler les freins, puis la portière claque et des pas s'approchent.

Je reste écrasée, les yeux clos.

« Mademoiselle ! »

Trois enfants A.Robbe-Grillet

Trois enfants marchent le long d'une plage. Ils s'avancent côte à côte, se tenant par la main. Ils ont sensiblement la même taille, et sans doute aussi le même âge: une douzaine d'années. Celui du milieu, cependant est un peu plus petit que les deux autres.

Sauf ces trois enfants toute la longue plage est déserte. C'est une bande de sable assez large, uniforme, dépourvue de roches isolées, à peine indignée entre la falaise abrupte qui paraît infranchissable et la mer.

Il fait très beau. Le soleil éclaire le sable jaune d'une lumière violente, verticale. L'eau est bleue, calme, sans la moindre ondulation venant du large, bien que la plage soit ouverte sur la mer libre, jusqu'à l'horizon.

Ils sont blonds, presque de la même couleur que le sable: la peau un peu plus foncée, les cheveux un peu plus clairs. Ils sont habillés tous les trois de la même façon, culotte courte et chemisette, l'une et l'autre en grosse toile d'un bleu délavé. Ils marchent côte à côte, se tenant par la main.

Nous autres les Sanchez

C.Paysan

Un jeudi, nous avions laissé Papa à Saint¬'Christophe et avions pris, tous quatre, le train pour aller au chef-lieu. Maman entra dans un grand magasin de confection pour acheter du linge. Nous avions reçu des consignes péremptoires ne toucher à rien, ne pas ricaner, ne rien désigner du doigt, la suivre au plus près, sans reniflements ni tortillements excessifs; ne pas demander à faire pipi au milieu d'un essayage, tout ce qu'elle appelait « Ne pas lui faire honte.»

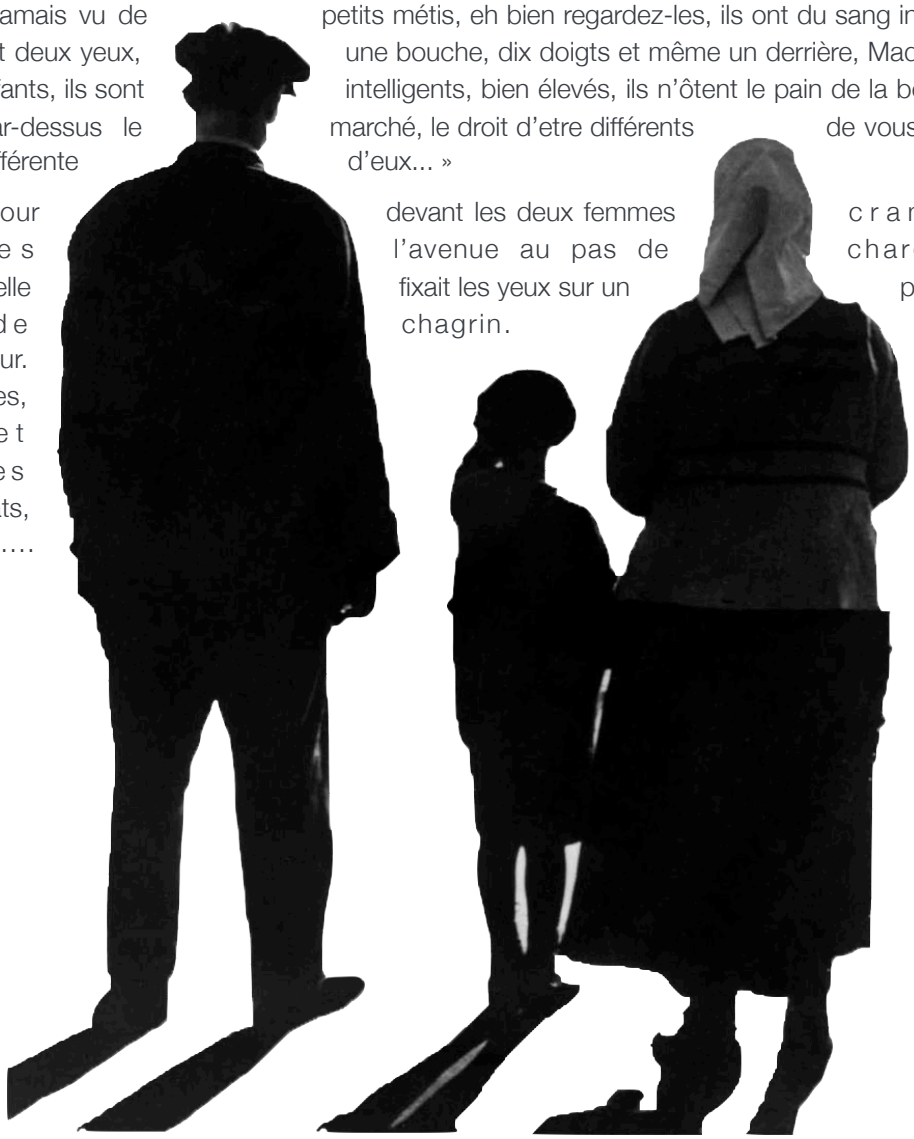
Une vendeuse, à notre entrée, poussa du coude sa collègue et rit, de ce retroussis méprisant, à peine esquissé, des lèvres vers la gauche du visage.

C'était en 1936. Les étrangers en France n'étaient pas aussi nombreux que de nos jours; on connaissait mal encore cette accoutumance paisible à ne voir, dans les différences ethniques, que des effets historiques et géographiques étalés sur des siècles, plutôt que les iniquités gratuites d'un dieu barbare.

Maman avait, durant deux mois, économisé, farouchement, de quoi renouveler nos culottes et nos chaussettes; elle s'était privée de chaussures d'été, Père de tabac, pour que nous fussions décents. Devant ce rictus, sans doute souffrit-elle, une fois de plus, cruellement, car elle s'arrêta net de marcher et, nous serrant les poignets à les briser, nous ramenant contre elle, les veines de son cou tendues sous l'épiderme comme des cordes, elle interpella d'une voix sourde, mais assez terrible, l'employée

« Vous n'avez jamais vu de petits métis, eh bien regardez-les, ils ont du sang indien, espagnol, noir et normand. Ils ont deux yeux, une bouche, dix doigts et même un derrière, Madame... Ils sont vivants, ce sont mes enfants, ils sont intelligents, bien élevés, ils n'ôtent le pain de la bouche de personne; ils ont même, par-dessus le marché, le droit d'etre différents de vous, comme vous avez le droit d'être différente d'eux... »

Elle fit demi-tour devant les deux femmes cramoisies. Nous franchîmes l'avenue au pas de charge. Elle ne nous regardait pas, elle fixait les yeux sur un point de l'espace. Je tremblais de chagrin. Son visage n'avait plus de couleur. Elle s'arrêta, les jambes coupées, devant la statue de la place et considéra les bouches des canons de la guerre de 70, les soldats, tête bandée……



Le matin, il quitta la forêt à pied. Et se retourna plusieurs fois: le soleil encore bas remplissait l'intérieur de la voiture abandonnée d'une lumière dorée, elle ressemblait à une voiture laissée par une famille dispersée au milieu des arbres, en train de cueillir des fraises des bois.

La tante l'écouta en silence, le laissa parler longuement, se répéter. Elle sentait que c'était ainsi qu'il allait s'habituer à sa nouvelle vie.

L'oncle revint de la ville vers midi et fut lui aussi peu bavard. Alexeï devinerait, des semaines après, que derrière cette acceptation muette de sa venue, du danger de sa venue, il y avait sans doute l'envie tacite de lui faire comprendre: «Tu vois, nous, les culs-terreux, nous t'accueillons les bras ouverts. Nous ne gardons pas rancune aux proches qui nous ont oubliés. Mais, sur le moment, il n'avait besoin que de cette possibilité de raconter, d'être approuvé, de s'entendre confirmer que de toute façon, resté à Moscou, il n'aurait rien pu faire pour ses parents. Il se rendit compte aussi que, en quelques gestes rapides, on préparait déjà son existence clandestine dans cette maison. Cette économie de mots et de gestes lui rappela que l'épidémie de peur qu'avait connue sa famille en 37 s'était abattue sur ces gens bien avant. A la fin des années vingt, dès le début de la collectivisation dans cette contrée. Ils avaient perdu leurs deux enfants dans la famine qui s'en était suivie, avaient déjà caché des fuyards.

C'est dans l'une de ces caches que l'oncle l'installa. Ils allèrent au fenil et, dans le demi-jour qui pénétrait à travers les planches, Alexeï vit un espace vide, sans fenêtre, sans le moindre recoin où s'abriter. Devant son air interdit, l'oncle sourit et expliqua à mi-voix: «C'est une valise à double fond» Il pressa sur une planche qui céda et Alexeï, passant la tète dans l'ouverture, découvrit une sorte d'étroit conduit entre deux murs en bois, large de cinquante centimètres à peine, avec un bat-flanc, une tablette douée au mur, un seau, une cruche, une écuelle. «Il faudra, ajouta l'oncle, que tu habitues ton nez moscovite à l'odeur du fumier. J'en mets autour du fenil, au cas où ils viendraient avec un chien ... Alexeï ».

Deux jours plus tard, l'oncle lui annonça, un peu gêné: «Je sais que ça te fera mal mais ... la voiture, il faut qu'on la noie.

Je vais te montrer l'endroit d'où nous pourrons la pousser.» Alexeï apprit rapidement à mouler son corps, ses mouvements dans le tronçon exigu entre les murs. Il réussit à suspendre à mi-geste sa vie secrète lorsqu'un jour, de l'autre côté des planches, résonna cette voix qui rabrouait l'onde: «Il est pas loin, ton neveu, les gens l'ont vu. Tu as tout intérêt à nous aider avant qu'on le trouve nous-mêmes dans ton grenier ... » L'oncle, très calme, répondait d'une voix sans timbre : «Ce neveu, je ne l'ai jamais vu de ma vie. Si vous le trouvez, ça sera pour moi l'occasion de faire sa

connaissance ... » Alexeï resta figé, une cuillère près de sa bouche, n'osant même pas chasser une mouche sur son front.

Il quittait son refuge au milieu de la nuit, se levait, se changeait, se dégourdissait les jambes. La tranquillité des champs, le ciel, les étoiles embuées de chaleur, tout l'invitait à la confiance, à la joie de la vie. Tout mentait.

Il avait fini par étudier la moindre fissure entre les planches, savait quel champ de vision elles offraient. Celle-ci, au-dessus de la tablette, permettait d'observer une étroite partie de la route qui reliait le village au chef-lieu. Cette autre, à côté du bat-flanc, découpait une clôture en branches sèches.

Un jour, au pied de cette clôture, il observa un dormeur, un homme ivre, étendu comme terrassé d'un coup de fusil. Les pans de sa veste s'étalaient dans la poussière de la route, son ronflement parvenait jusqu'au fenil. Ce corps affalé exprimait une telle bienheureuse indifférence envers ce qu'on eût pu penser de lui, un tel abandon dans cette mort temporaire, un tel oubli de sa personne qu'Alexeï éprouva une violente jalousie. Une tentation plutôt: aborder ce cadavre ronflant, le fouiller, lui dérober ses papiers, se déguiser avec ses habits, revenir à la vie sous ce nom volé ... Le bois de la planche lui piquait la joue avec ses échardes. Alexeï fixait l'ivrogne comme si ç'avait été une apparition miraculeuse. L'homme ne lui ressemblait pas du tout, au moins deux fois son aîné, roux, le nez épaté. Mais l'idée d'un vol d'identité, pour le moment invraisemblable, s'incrusta dans sa mémoire.

Un soir, par l'une de ces fentes entre les planches, il vit s'éloigner la carriole de son oncle: lui tenant les rênes, la tante assise au milieu des cageots de légumes qu'ils allaient vendre au marché du dimanche, au chef-lieu.

La nuit, le bruit des sabots perça à travers son sommeil. « Déjà de retour?» s'étonna-t-il, encore à moitié assoupi. Le martèlement devint plus lourd, rappela le tonnerre. L'épaule serrée contre les planches du mur, il sentit qu'elles vibraient. « Tous ces chevaux! » lui souffla son rêve rempli de troupeaux qui faisaient trembler la terre sous leur galop. Et aussitôt, démêlant la tromperie du sommeil, il sauta du bat-flanc, poussa la planche de l'issue secrète et, sortant dans la nuit, vit l'horizon en feu. Les vagues des bombardements résonnaient à présent plus distinctement, à une cadence devenue régulière. Très bas, en rasant les toits du village, passa un avion, puis un autre. Cela ressemblait à un numéro de haute voltige. Pourtant, la route se remplissait déjà de gens qui fuyaient. Alexeï se hâta de glisser dans son refuge. Son champ de vision, entre deux planches, happa une femme qui trébuchait en traînant derrière elle deux enfants ensommeillés, cette vieille qui fouettait une vache. Puis, plus rapidement, en sens inverse, des soldats qui se heurtaient aux flots des fuyards

Et, moins d'une heure plus tard, la fumée, le tambourinement des balles qui écaillaient l'enduit des murs, et soudain cette masse rugissante qui frôla le fenil et hachura de ses chenilles le potager que la tante avait arrosé pas plus tard que la veille.

Il resta couché à terre un long moment. Les murs de son refuge étaient çà et là troués de balles. Peu à peu la gamme des bruits se fit plus simple, plus pauvre. Quelques cris encore, le grincement des chenilles, une rafale déjà lointaine. Enfin, juste le sifflement du feu. Alexeï regarda dans l'un des judas percés par la fusillade. Près de la clôture, à l'endroit exact où, deux semaines auparavant, il avait vu un ivrogne endormi, s'étalait le corps d'un soldat, le visage en sang tourné droit vers le lever du soleil, comme pour bronzer…..

Nous sommes partis. Je suais comme un enragé sous mon manteau et sur les champs notre petite colonne m'apparut comme étant visible à des milliers de kilomètres. Un génie malfaisant plaçait sous nos semelles les cailloux les plus bruyants qui ont jamais parsemé le sol d'un sentier et j'eus l'impression d'un vacarme abominable. Hitler lui¬même devait nous entendre dans son appartement berlinois. Nous entrâmes enfin dans la forêt. Raymond avançait dans les fougères, faisant craquer les tiges cassantes. Dès que nous fûmes sous les arbres, j'eus l'impression que nous n'étions pas seuls, qu'il y avait près de nous d'autres gens qui marchaient sur notre gauche. Je tentai de percer l'obscurité entre les troncs, mais je ne vis rien.

Raymond s'arrêta. Je me heurtai à son dos et retins ma respiration. Il avait dû entendre aussi mais je ne pus m'empêcher de le prévenir

— Il y a quelqu'un sur la gauche.

Raymond ne se retourna pas.

— Je sais, une douzaine. C'est le vieux Branchet qui les fait passer. On va leur laisser prendre de l'avance et on suivra. On peut s'asseoir un moment.

Les ronces et les écorces craquèrent sous nos fesses et nous restâmes immobiles à écouter le bruit du vent dans les branches hautes.

— On est encore loin? chuchota Maurice.

Raymond eut un geste vague.

— En ligne droite on y serait tout de suite mais on va contourner là ~bas

La marche reprend, nous ne nous arrêtons plus. Le sable me semble plus fin à présent et s'élève en lentes collines. Il y a des aiguilles de pin sur le sol et je glisse plusieurs fois sur mes semelles mouillées.

Depuis combien de temps sommes-nous partis, deux minutes ou trois heures? Impossible de le dire, j'ai perdu toutes possibilités d'évaluation.

Le bois s'éclaircit devant nous, les arbres s'écartent et forment une allée pâle. D'un geste, Raymond nous regroupe autour de lui.

— Vous voyez l'allée, là-bas? Vous allez la suivre deux cents mètres à peine. Vous rencontrerez un fossé. Méfiez-vous, c'est assez profond et il y a de l'eau. Vous passez le fossé et vous tombez sur une ferme, vous pouvez entrer même s'il n'y a pas de lumière, le fermier est au courant. Vous pouvez coucher dans la paille, vous n'aurez pas froid.

……

Maurice parle

— Parce que... C'est la zone libre là-bas?

Raymond se retourne et dit doucement

— La zone libre? Mais on y est déjà!

Le sentiment qui s'est d'abord emparé de moi a été la frustration. On avait passé la ligne et je ne m'en étais pas aperçu! Il y avait ce but à atteindre, on était partis pour ça, tout le monde en parlait, c'était le bout du monde, et moi sans m'en douter j'étais passé comme une fleur, totalement inconscient, à travers ce trait de crayon qui coupait en deux la carte de France que papa nous avait montrée un soir.

La ligne! Je me l'imaginais comme un mur, un espace bourré de guérites, de canons de mitrailleuses die barbelés, avec des patrouilles se faufilant dans la nuit avec des grands ~coups de projecteurs fouillant chaque brin d'herbe Sur des mjradors des officiers à face de vautours surveillant avec leurs jumelles dont les verres masquaient leurs yeux féroces. Et au lieu de tout ça rien, strictement rien. Je n'avais pas eu une seule seconde l'impression d'avoir le moindre Apache à mes trousses, c'était à vous dégoûter du Far West.

Près de nous, le trio de Juifs se congratulaient, remerciaient Raymond qui prenait un air modeste.

J'étais content tout de même puisque j'étais sauvé mais mon amertume ne passait pas. Je ne pus m'empêcher de demander à Raymond si c'était toujours aussi calme.

— En général, ça se passe bien. Là on a de la chance. Les postes sont éloignés et surtout il y a des angles morts, ni le poste de la route, ni celui du village des Carmot ne peuvent nous voir. Le danger ce serait qu'ils envoient des

patrouilles, mais s'ils le font, ils sont obligés de passer par le gué, près de la ferme Badin, ailleurs ce n'est pas possible, il leur faudrait traverser des forêts de ronces, »mais dès que Badin les voit, il expédie son fils qui connaît les raccourcis et vient nous avertir.

Raymond remonte son pantalon et nous serre les mains.

— Mais n'allez pas vous imaginer que c'est partout aussi facile, il y a des coins, à moins de vingt-cinq kilomètres d'ici, où il y a eu des morts il y a pas longtemps et ça devient de plus en plus dur. Allez au revoir, et la bonne route.

Il a déjà disparu, les troncs masquent sa silhouette, il s'en remonte vers le village.

Nous reprenons notre marche, seuls cette fois. Maurice me donne la main, il ne s'agirait pas de se perdre, la nuit dans cette forêt ne serait pas fort agréable, d'autant plus que le froid augmente au fil des minutes.

— Attention!

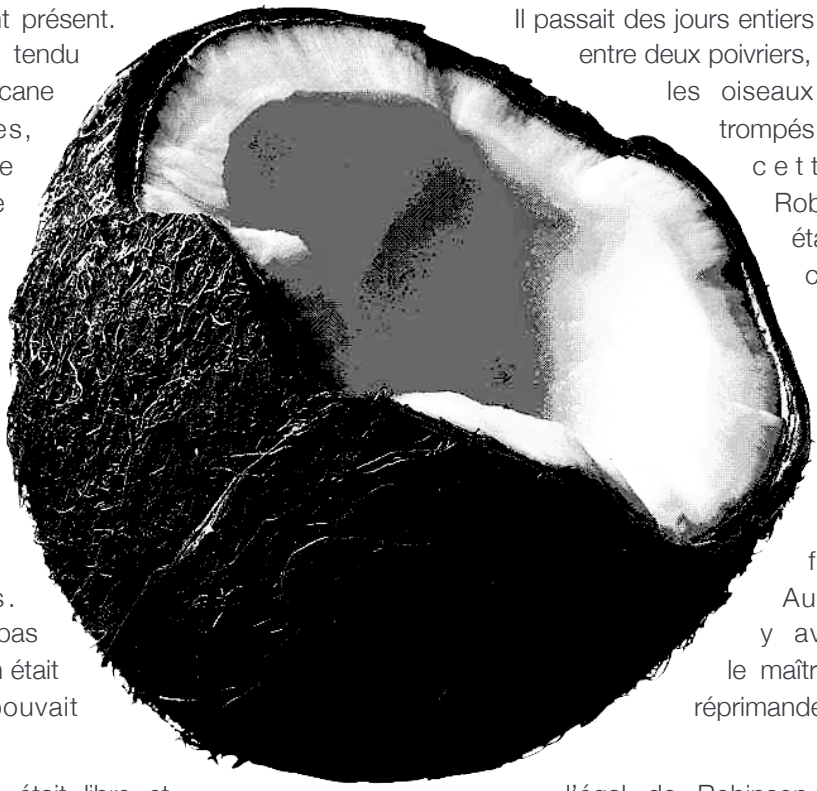
Il a bien fait de m'avertir le fossé est là, en bas, une eau moirée clapote sous l'entrelacs des branches et les amas de pierres.

— Prends-moi la musette.

Maurice descend le premier, au sifflement discret je lui passe nos bagages, je descends à mon tour en m'agrippant aux touffes d'herbe. Les crochets acérés d'un roncier me .retiennent par ma chaussette. Je me libère, remonte le ,versant et devant nous la ferme est là massive, un bloc de granite posé sur le dos nu de la terre…….

La liberté de Vendredi — à laquelle Robinson commença à s'initier les jours suivants — n'était pas que la négation.de l'ordre effacé de la surface de l'île par l'explosion. Robinson savait trop bien, par le souvenir de ses premiers temps à Speranza, ce qu'était une vie désemparée, errant à la dérive et soumise à toutes les impulsions du caprice et à toutes les retombées du découragement, pour ne pas pressentir une unité cachée, un principe implicite dans la conduite de son compagnon.

Vendredi ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion de passé et de futur, il vivait enfermé dans l'instant présent. Il passait des jours entiers dans un hamac de lianes tressées qu'il avait tendu entre deux poivriers, et du fond duquel il abattait parfois à la sarbacane les oiseaux qui venaient se poser sur les branches, trompés par son immobilité. Le soir, il jetait le produit de cette chasse nonchalante aux pieds de Robinson qui ne se demandait plus si ce geste était celui du chien fidèle qui rapporte, ou au contraire celui d'un maître si impérieux qu'il ne daigne même plus exprimer ses ordres…



Les relations entre Robinson et Vendredi s'étaient approfondies et humanisées, mais elles s'étaient aussi compliquées, et il s'en fallait qu'elles fussent sans nuages. Autrefois — avant l'explosion —, il ne pouvait pas y avoir vraiment de dispute entre eux. Robinson était le maître, Vendredi n'avait qu'à obéir. Robinson pouvait réprimander ou même battre Vendredi

~Maintenant que Vendredi était libre et l'égal de Robinson, ils pouvaient se fâcher l'un contre l'autre.

C'est ce qui arriva un jour que Vendredi prépara dans un grand coquillage des rondelles de serpent avec une garniture de sauterelles. Depuis quelques semaines d'ailleurs, il agaçait Robinson. Rien de plus dangereux que l'agacement quand on doit vivre seul avec quelqu'un. C'est une dynamite qui disloque les couples les plus unis. Robinson avait eu la veille une indigestion de filets de tortue aux myrtilles. Et voilà que Vendredi lui mettait sous le nez cette fricassée de python et d'insectes! Robinson eut un Haut le-coeur et envoya d'un coup de pied la grande coquille rouler dans le sable avec son contenu. Vendredi furieux la ramassa et la brandit à deux mains au-dessus de la tête de Robinson. Les deux amis allaient-ils se battre? Non! Vendredi se sauva.

Deux heures plus tard, Robinson le vit revenir en traînant sans douceur une sorte de mannequin. La tête était faite dans une noix de coco, les bras et les jambes dans des tiges de bambou. Surtout, il était habillé avec des vieux vêtements de Robinson, comme un épouvantail à oiseaux. Sur la noix de coco, coiffée d'un chapeau de marin, Vendredi avait dessiné le visage de son ancien maître. Il planta le mannequin debout en face de Robinson.

— Je te présente Robinson Crusoé, gouverneur de l'île de Speranza, — lui dit-il.

Puis il ramassa la coquille sale et vide qui était toujours là, et avec un rugissement, il la brisa sur la noix de coco qui s'écroula au milieu des tubes de bambou brisés. Enfin il éclata de rire et alla embrasser Robinson.

A Garonne P.Delerm

Mon expérience de pêche au canal prit d'abord la forme d'un déplacement familial. Mon père nous emmenait, mes cousines, mon cousin et moi, dans ce qui devint vite « notre coin », à mi-chemin entre les deux ponts-canaux, en allant vers Valence. Chacun de nous avait sa canne et sa ligne. Il y a une magie du bouchon-flotteur. Le mien était d'un vert bleu plutôt sombre dans sa partie ventrue l'extrémité supérieure blanche rehaussée de deux cercles rouge cerise. Un objet connu pour se promener tranquillement au fil du courant? Non. Un objet voué à la surprise, au tressautement fébrile, suivi d'un premier enfoncement brutal. Un faux objet de surface, paradant dans ses couleurs rutilantes pour donner le change, endormir le poisson. Apparemment, le bouchon n'entretient aucun commerce avec la barbarie du fond de ligne, la cruauté de l'hameçon. Sous ses petites couleurs pimpantes et naïves, c'est un hypocrite. Son calme est le reflet de celui du pêcheur. Un calme de prédateur musardant dans l'horizontalité en fomentant des meurtres troubles tout au fond.

Mon père pêchait près de nous. Mais il passait l'essentiel de son temps à démêler les lignes que nous avions emmêlées en ferrant trop fort, ou à réparer celles que nous avions cassées en pêchant trop près des racines.

Sa patience dans ce domaine était sans bornes, et contrastait avec un caractère plutôt bouillant par ailleurs. Mais sans doute ne fut-il pas mécontent d' abandonner cet exercice fastidieux pour partir pêcher tout seul à l'aube au bord de la Garonne.

J'avais grandi entre-temps, assez pour pêcher tout seul au bord du canal. Cette liberté nouvelle reste liée à la découverte d'un appât qui se révéla miraculeux, au moins dans un premier temps le Mystic. Il s'agissait d'une pâte synthétique légèrement translucide d'un beau rouge vermillon. Conditionné dans un tube métallique, le Mystic remplaçait l'asticot ou le ver de vase. Il fallait en enrouler la forme d'une goutte autour de l'hameçon. Mais ça collait. Je m'en mettais partout en m'essuyant les mains, ma mère se lamentait parce que les taches partaient mal à la lessive, parfois le tube se crevait. Il n'empêche. Cette précieuse petite goutte rouge est restée quelque part, transparente dans ma mémoire, et fait encore chanter tous les verts du canal.

Et c'est pourtant le cœur qu'on venait chercher là, en lente procession, à l'heure de la baignade — pas avant quatre heures et demie, il fait trop chaud et vous n'avez pas digéré. Le début de l'après-midi était insupportable de lenteur, sombrait parfois dans la morosité d'un cahier de vacances, l'ennui infini d'une sieste où je ne dormais pas. Les quatre coups de la pendule ouvraient enfin l'espace. Nous partions « à Garonne ». A Garonne. L'expression est restée. Aller à Garonne, c'est infiniment plus qu'aller au bord de la Garonne. Pas besoin des précautions d'un groupe nominal prépositionnel. Pas même besoin d'un article. À Garonne comme on dirait à Brocéliande, sous l'emprise d'un pouvoir. Pas sur-la rive, mais dans tout le royaume voué au fleuve. Après la ferme des Forno, le pont tournant sur le canal, commençait le pays de Garonne. Les alignements de pêcheurs en étaient déjà, et plus encore ceux des peupliers. Avec une obédience longitudinale, ils orientaient leurs enfilades vers ce mystère, tout au bout. D'un coup, les peupliers laissaient place à un enchevêtrement de buissons de mûriers, de chardons, d'orties. Une odeur de vase mêlée à celle de la menthe sauvage précédait la révélation du fleuve, en contrebas, au bout d'une plage de galets…

Vie sociale encore quand je prenais ma bicyclette pour aller jouer au foot sur le terrain communal, sur la route de Brétounel, après la ferme de ma tante Andrée. Guyon ayant déménagé, les courses cyclistes avaient perdu leur sel, et c'est désormais balle au pied que je creusais mon identité villageoise, avec les mêmes garçons et d'autres comme Philippe Villa, copain de mon cousin Jean-Pierre. Nos complicités se limitaient à ces activités communes, vécues dans la fièvre d'une rivalité sportive, mais avec une entente facile. Bien sûr, je restais un peu l'étranger, et, dans les moments de conflit, Pilou me lançait « Parisien tête de chien, parigot, tête de veau », mais ces imprécations restaient l'apanage de mon cousin, et se raréfiaient au fil des ans — j'avais gagné mes galons de transféré intégré.

Si la bicyclette donnait une intensité nouvelle à la vie collective, combien plus fort encore fut son pouvoir pour nourrir mon goût de la solitude. Bientôt, je partis dès le début de l'après-midi, en dépit de toutes les canicules. J'abandonnais le côté de l'eau, le canal, la Garonne, pour entrouvrir l'univers des collines. Quelle ivresse de se retrouver complètement seul, le quartier de Brétounel dépassé, sur la route de Saint-Paul-d'Espis ! Là pour la première fois j 'avais rendez-vous avec une part de moi que je ne connaissais pas encore. Le goudron fondu, les longs méandres de la côte de Saint-Paul, l'ombre du bois sec, les champs de blé, de tabac, de maïs, les vignes de chasselas, la silhouette de quelque paysan à béret qui me regardait passer sur le seuil de sa ferme ne me semblaient pas un paysage, mais l'incarnation d'une forme de liberté.

Désert J.M.G. Le Clézio

Ils avaient marché ainsi pendant des mois, des années, peut-être. Ils avaient suivi les routes du ciel entre les vagues des dunes, les routes qui viennent du Draa, de Tamgrout, de l'Erg Iguidi, ou, plus au nord, la route des Atta, des Gheris, de Tafilelt, qui rejoignent les grands ksours des contreforts de l'Atlas, ou bien la route sans fin qui s'enfonce jusqu'au coeur du désert, au-delà du Hank, vers la grande ville de Tombouctou. Certains étaient morts en route, d'autres étaient nés, s'étaient mariés. Les bêtes aussi étaient mortes, la gorge ouverte pour fertiliser les profondeurs de la terre, ou bien frappées par la peste, et laissées à pourrir sur la terre dure.

C'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout. Les hommes avaient la liberté de l'espace dans leur regard, leur peau était pareille au métal. La lumière du soleil éclatait partout. Le sable ocre, jaune, gris, blanc, le sable léger glissait, montrait le vent. Il couvrait toutes les traces, tous les os. Il repoussait la lumière, il chassait l'eau, la vie, loin d'un centre que personne ne pouvait reconnaître. Lea hommes savaient bien que le désert ne voulait pas d'eux alors ils marchaient sans s'arrêter, sur les chemins que d'autres pieds avaient déjà parcourus, pour trouver autre chose. L'eau, elle était dans les **aiun**, les yeux, couleur de ciel, ou bien dans les litas humides des vieux ruisseaux de boue. Mais ce n'était pas de l'eau pour le plaisir, ni pour le repos. C'était juste la trace d'une sueur à la surface du désert, le don parcimonieux d'un Dieu sec, le dernier mouvement de la vie. Eau lourde arrachée au sable, eau morte des crevasses, eau alcaline qui donnait la colique, qui faisait vomir. Il fallait aller encore plua loin, penché un peu en avant, dans la direction qu'avaient donnée les étoiles…..

Mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance. Un pays pour les pierres et pour le vent, aussi pour les scorpions et pour les gerboises, ceux qui savent se cacher et s'enfuir quand le soleil brûle et que la nuit gèle. …..

... Mais c'était leur vrai monde. Ce sable, ces pierres, ce ciel ce soleil, ce silence, cette douleur, et non pas les villes de métal et de ciment, où l'on entendait le bruit des fontaines et des voix humaines. C'était ici, l'ordre vide du désert, où tout était possible, où l'on marchait sans ombre au bord de sa propre mort. Les hommes bleus avançaient sur la piste invisible, vers Smara, libres comme nul être au monde ne pouvait l'être.

Autour d'eux, à perte de vue, c'étaient les crêtes mouvantes des dunes, les vagues de l'espace qu'on ne pouvait pas connaître. Les pieds nus des femmes et des enfants se posaient sur le sable, laissant une trace légère que le vent effaçait aussitôt. Au loin, les mirages flottaient entre terre et ciel, villes blanches, foires, caravanes de chameaux et d'ânes chargés de vivres, rêves affairés. Et les hommes étaient eux-mêmes semblables à des mirages, que la faim, la soif et la fatigue avaient fait naître sur la terre déserte.

La quarantaine J.M.G. Le Clézio

Il écoute sa musique, et son regard est doux, rêveur, comme s'il était loin d'ici, dans les Aurès. Allah Kerim!

Et lui, l'autre, a-t-il boitillé jusqu'aux grands platanes de l'entrée, appuyé sur sa béquille, pour s'asseoir à l'ombre fraîche ? A-t-il marché, appuyé au bras d'Isabelle, en se mordant la lèvre pour ne pas crier, jusqu'au bout du jardin, pour regarder la mer au loin, entre les toits de la ville et les collines, confondue à la taie laiteuse du ciel?

C'était le même été, il y a de cela quatre-.vingt¬neuf ans, quand Léon et Suryavati se sont effacés de la mémoire des Archambau, comme s'ils entraient dans un autre monde, de l'autre côté de la vie, séparés de moi par une mince peau qui les rend invisibles. Ils n'ont jamais été aussi près de moi qu'en cet instant.

J'avais faim. Je me sentais libre. je respirais l'air torride, je goûtais à l'ombre légère des grands platanes centenaires. En quittant l'hôpital, j'ai acheté une boule de pain chez Paniol, et j'ai redescendu la longue rue qui serpente jusqu'à la gare.

Le chercheur d'or J.M.G. Le Clézio

Me voici de nouveau à l'endroit même où j'ai vu venir le grand ouragan, l'année de mes huit ans, lorsque nous avons été chassés de notre maison et jetés dans le monde, comme pour une seconde naissance. Sur la colline de l'Etoile, je sens grandir en moi le bruit de la mer. je voudrais parler à Laure de Nada the Lily, que j'ai trouvée au lieu du trésor, et qui est retournée dans son île. Je voudrais lui parler de voyages, et voir briller ses yeux, comme lorsque nous apercevions du haut d'une pyramide l'étendue de la mer où on est libre.

... Puis ils disparurent de mon champ de vision. Troublée, je fis demi-tour. Lorsque j'avais pris le chemin des brousses, j'avais décidé d'aller n'importe où trouver la liberté. Voilà où m'avait menée mon amour pour Chrétien n°1... Amour ou vengeance ? Qu'importait le nom que je donnais aux choses ! Je levai la tête et le vis toujours assis sous la véranda, avec ses côtes qu'on pouvait compter sans se tromper et derrière ses paupières baissées, c'était le monde qui s'enfuyait.

J'eus soudain l'impression d'un grand vide, douloureux certes, mais aussi quelque chose qui ne proposait plus que des bâillements. Une étincelle manquait désespérément à l'appel de mes sens si bien que je ne désirais plus Chrétien n°1 qui couchait chaque soir à mes côtés. L'odeur de sa peau ne me disait plus rien qui vaille. Aurais-je eu la permission de le toucher que c'eut été la même chose ; je me félicitais de ne pas être sa femme. La passion que j'avais éprouvée pour lui s'était carbonisée par sa violence même. J'étais convaincue qu'il était devenu pour moi « un non-sens », et cette indifférence soudaine à son égard me sembla un signe de santé morale.

J'éclatai d'un rire à rallonges qui se sema sans vergogne dans la forêt.

— Qu' est-ce qu'il y a ? me demanda Chrétien n° 1. Qu'est-ce qui t'amuse ainsi?

Je rassemblai mon sérieux et répondis d'une voix de toute petite fille: « Rien ! », mot qui convient lorsqu'on a conscience de sa supériorité. Puis, je lui tournai le dos.

— Où vas-tu? Tu ne vas pas m' abandonner ici? Je t'aime!

— Merci de t'aimer au point de croire que tu m'aimes parce que je t'ai soigné!

Je disparus par le sentier sous son regard interloqué.

Quand je retournai au village, sa désapprobation fut si explosive qu'elle me brisa le sens. Je choisis de subir les foudres d' Assanga Djuli et les crachats de maman: « Fille de rien! Tu as sali notre réputation ! » quand mes parents eurent fini leur réquisitoire, combattu ce qu'il y avait à combattre, je fus obligée de constater et de conclure: ma vie n'était pas ici. Ce que je voulais, c'était vivre au milieu de mes sentiments, avoir la possibilité de toucher du doigt un bout de ciel et le baptiser bonheur. Je quittai le village et nos esprits verts m'accompagnèrent jusqu'à la naissance de la ville. Ils n'allèrent pas plus loin: ce n'était pas leur monde...

La libération de Paris

Le sang de la liberté (“Combat”, août 1944)

Paris fait feu de toutes ses balles dans la nuit d’août. Dans cet immense décor de pierres et d’eaux, tout autour de ce fleuve aux flots lourds d’histoire les barricades de la liberté, une fois de plus, se sont dressées. Une fois de plus, la justice doit s’acheter avec le sang des hommes.

Nous connaissons trop ce combat, nous y sommes trop mêlés par la chair et par le coeur pour accepter, sans amertume, cette terrible condition. Mais nous connaissons trop aussi son enjeu et sa vérité pour refuser le difficile destin qu’il faut bien que nous soyons seuls à porter.

Le temps témoignera que les hommes de France ne voulaient pas tuer, et qu’ils sont entrés les mains pures dans une guerre qu’ils n avaient pas choisie.~ Faut-il donc que leurs raisons aient été immenses pour qu’ils abattent soudain leurs poings sur les fusils et tirent sans arrêt, dans la nuit, sur ces soldats qui ont cru pendant deux ans que la guerre était facile.

Oui, leurs raisons sont immenses. Elles ont la dimension de l’espoir et la profondeur de la révolte. Elles sont les raisons de l’avenir pour un pays qu’on a voulu maintenir pendant si longtemps dans la rumination morose de son passé. Paris se bat aujourd’hui pour que la France puisse parler demain. Le peuple est en armes ce soir parce qu’il espère une justice pour demain. Quelques-uns vont disant que ce n’est pas la peine et qu’avec de la patience Paris sera délivré à peu de frais. Mais c’est qu’ils sentent confusément combien de choses sont menacées par cette insurrection, qui resteraient debout si tout se passait autrement.

Il faut, au contraire, que cela devienne bien clair: personne ne peut penser qu’une liberté, conquise dans ces convulsions1 aura le visage tranquille et domestiqué que certains se plaisent à lui rêver. Ce terrible enfantement est celui d’une révolution.’

On ne peut pas espérer que des hommes qui ont lutté quatre ans dans le silence et des jours entiers dans le fracas du ciel et des fusils, consentent à voir revenir les forces de la démission et de l’injustice sous quelque forme que ce soit. On ne peut pas s’attendre, eux qui sont les meilleurs, qu’ils acceptent à nouveau de faire ce qu’ont fait pendant vingt-cinq ans les meilleurs et les purs, et qui consistait à aimer en silence leur pays et à mépriser en silence ses chefs. Le Paris qui se bat ce soir ~ veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice, non pour la politique, mais pour la morale, non pour la domination de leur pays, mais pour sa grandeur. .

La chute A.Camus

Enfin, vous voyez, l'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi. Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie. Sans compter, cher ami, qu'il faut se venger de devoir mourir seul. La mort est solitaire tandis que la servitude est collective. Les autres ont leur compte aussi, et en même temps que nous, voilà l'important. Tous réunis, enfin, mais à genoux, et la tête courbée.

N'est-il pas bon aussi bien de vivre à la ressemblance de la société et pour cela ne faut-il pas que la société me ressemble? La menace, le déshonneur, la police sont les sacrements de cette ressemblance. Méprisé, traqué, contraint, je puis alors donner ma pleine mesure, jouir de ce que je suis, être naturel enfin. Voilà pourquoi, très cher, après avoir salué solennellement la liberté, je décidai en catimini qu'il fallait la remettre sans délai à n'importe qui…..

L'étranger A.Camus

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrait en moi comme une marée. A ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais

Pour la première fois depuis bien long temps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là¬bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n 'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Une seule chose, par instants, m'assombrissait un jour, je le savais, cette période de ma vie s'achèverait. Cela ne paraissait pas vraisemblable. Quand on a aimé ses parents pendant vingt ans, comment peut-on, sans mourir de douleur, les quitter pour suivre un inconnu? et comment peut-on, alors qu'on s'est passé de lui pendant vingt ans, se mettre à aimer du jour au lendemain un homme qui ne vous est rien? J'interrogeai papa «Un mari, c'est autre chose », répondit- il eut un petit sourire qui ne m'éclaira pas. …..

Mon bonheur atteignait son apogée pendant les deux mois et demi que, chaque été, je passais à la campagne. Ma mère était d'humeur plus sereine qu'à Paris ; mon père se consacrait davantage à moi ; je disposais. pour lire et jouer avec ma soeur, d'immenses loisirs. Le cours Désir ne me manquait pas : cette nécessité que l'étude conférait à ma vie rejaillissait sur mes vacances. Mon temps n'était plus réglé par des exigences précises mais leur absence se trouvait largement compensée par l'immensité des horizons qui s' ouvraient à ma curiosité. Je les explorais sans recours, la médiation des adultes ne s'interposait plus entre le monde et moi. La solitude, la liberté qui an cours de l'année ne m'étaient que parcimonieusement dispensées, je m'en soûlais. Toutes mes aspirations se conciliaient : ma fidélité au passé, et mon goût de la nouveauté, mon amour pour mes parents et mes désirs d'indépendance……

Nous sommes aussi libres que vous voudrez, mais impuissants… Pour le reste, la volonté de puissance, l'action, la vie ne sont que de vaines idéologies. Il n'y a nulle part de volonté de puissance. Tout est trop faible toutes choses tendent à mourir. L'aventure surtout est un leurre, je veux dire cette croyance en des connexions nécessaires, et qui pourtant existeraient. L'aventurier est un déterministe inconséquent qui se supposerait libre. Comparant sa génération à celle qui l'avait précédée, Sartre concluait « Nous sommes» plus malheureux, mais plus sympathiques. »

Cette dernière phrase m'avait fait rire; mais en causant avec Sartre j'entrevis la richesse de ce qu'il appelait sa « théorie de la contingence », où se trouvaient déjà en germe ses idées sur l'être, l'existence, la nécessité, la liberté. J'eus l'évidence qu'il écrirait un jour une oeuvre philosophique qui compterait. Seulement il ne se facilitait pas la tâche, car il n'avait pas l'intention de composer, selon les règles traditionnelles», un traité théorique. Il aimait autant Stendhal que Spinoza et se refusait à séparer la philosophie de la littérature. A ses yeux, la Contingence n'était pas une notion abstraite, mais une dimension réelle du monde

Il fallait utiliser toutes les ressources de l'art pour rendre sensible au coeur cette secrète faiblesse «qu'il apercevait dans l'homme et dans les chose».

Je découvrais que la liberté ne se prend pas, qu'elle s'apprend. Au jour le jour et souvent dans la peine. Et pour cet apprentissage, j'avais besoin non pas de la philosophie, de la science ou d'une foi religieuse, surtout pas. Et je n'avais pas besoin des hommes non plus. Ils pouvaient certes m'apporter des choses merveilleuses mais pas celles qui m'étaient nécessaires à ce stade de ma vie. Pour celles-là, j'avais besoin des autres femmes, celles que l'on m'avait si soigneusement cachées au cours de ma scolarité. Je découvrais enfin leur existence et je m'apercevais qu'elles avaient travaillé pour moi, chacune à sa façon et selon son époque, Christine, Olympe, George, Flora, Pauline, Jeanne, Hubertine, Marguerite, Séverine et tant d'autres, afin que nous parvenions à bousculer la répartition traditionnelle en premier et deuxième sexe pour devenir des êtres humains tout simplement. J'avais besoin de connaître leurs itinéraires, leurs difficultés, les choix héroïques que quelques unes avaient faits, toujours seules contre leurs proches et contre la société, malgré le besoin d'amour et de reconnaissance qu'elles portaient au coeur comme tout le monde et plus que tout le monde.

Le féminisme est-il autre chose que cette transfusion d'âme de celles qui ont osé à celles qui ont préféré - accepter les règles du-jeu.

Elle regagna la grève en pataugeant, se mit à courir dans le sable, dans l'obscurité qui s'épaississait à mesure qu'elle s'éloignait du bateau, et bien que son mollet la fit considérablement souffrir et que son coeur cognât si fort qu'elle en avait la nausée, la conscience claire, indubitable, qu'elle venait d'accomplir un geste qui n'avait procédé que de sa résolution, que de l'idée qu'elle s'était formée à toute vitesse de l'intérêt vital qu'il y avait pour elle à fuir l'embarcation, la comblait d'une joie ardente, féroce, éperdue, lui révélant dans le même temps qu'il ne lui était encore jamais arrivé de décider aussi pleinement de quoi que ce fût d'important pour elle puisque, son mariage, elle n'avait été que trop pressée d'y consentir lorsque cet homme gentil et tranquille, un voisin alors, l'avait demandée, lui permettant ainsi de s'éloigner de sa grand-mère mais certainement pas, songeait-elle suffocante, sans cesser de courir, certainement pas d'avoir l'impression que sa vie lui appartenait, oh non, certainement pas, ni que sa vie dépendait des choix qu'elle, Khady Demba, pouvait faire, car elle avait été choisie par cet homme qui s'était avéré être, par chance, un homme bon, mais elle l'avait ignoré au moment où ce choix s'était porté sur elle, elle l'avait ignoré en acceptant, reconnaissante, soulagée, d'être choisie.

Épuisée, elle se laissa tomber dans le sable.

Elle était pieds nus, ses tongs étaient restées dans l'eau ou peut-être au fond de la barque.

Elle tâta son mollet blessé, sentit sous ses doigts du sang, des chairs déchiquetées.

Elle se dit qu'elle avait dû accrocher sa jambe à un clou en passant par-dessus le bord du bateau.

La nuit était si noire qu'elle ne pouvait pas même discerner le sang sur sa main en approchant celle-ci tout près de ses yeux.

Elle frotta ses doigts dans le sable, longuement.

Ce qu'elle pouvait voir en revanche, c'était, au loin, bien plus loin qu'il lui semblait avoir couru, les petites lumières jaunâtres que la distance immobilisait et l'éclat blanc et puissant de la lampe torche qui traversait l'obscurité sans trêve, par saccades énigmatiques.

S'il plaisait à Lamine de jouer un rôle crucial dans l'avènement de sa liberté, elle lui en avait de la gratitude — oui, son affection pour le garçon était grande et sincère mais ne la rendait comptable de rien.

La tête lui tournait un peu.

L'intense douleur, qui ne s'apaisait jamais à présent, se mêlait à la joie, et c'était comme si cette dernière l'élançait violemment elle aussi.

Quand le camion s'ébranla, la secousse lui fit perdre l'équilibre.

Lamine la retint de justesse.

— Tiens bon, tiens bon, lui cria-t-il à l'oreille, et elle pouvait voir de près sa figure maigre et creuse rosie par la lumière de l'aube, ses lèvres pâles, gercées qu'il humectait d'innombrables coups de langue, ses yeux un peu fous, un peu hagards, pareils, songea-t-elle, à ceux qu'elle avait vus un jour, sombres et affolés, d'un grand chien jaunâtre se comportât comme s'il était évident qu'elle n'avait pas d'argent ou que, d'une façon ou d'une autre, elle paierait plus tard, cela l'inquiétait au point qu'elle souhaitait parfois le voir disparaître, s'évaporer de sa vie.

Une sorte de bien-être, de confort physique l'envahit alors – rien de beaucoup plus vif que cela, rien qui ressembla à ce dont parlaient entre elles, avec des soupirs et de petits rires, ses belles-sœurs, mais Khady en fut heureuse et reconnaissante au garçon.

Ils arrivèrent enfin dans une zone déserte éclairée de lumières blanches comme un éclat lunaire porté à incandescence, et Khady aperçut le grillage dont ils parlaient tous.

Et des chiens se mirent à gueuler comme ils progressaient toujours et des claquements rebondirent dans le ciel et Khady entendit : Ils tirent en l'air, énoncé d'une voix que l'anxiété rendait stridente, inégale, puis la même voix peut-être lança le cri convenu, une seule interjection, et tout le monde se mit à courir vers l'avant.

Elle courait aussi, la bouche ouverte mais incapable d'inspirer, les yeux fixes, la gorge bloquée, et déjà le grillage était là et elle y appuyait son échelle, et la voilà qui montait barreau après barreau jusqu'à ce que, le dernier degré atteint, elle agrippât le grillage.

Et elle pouvait entendre autour d'elle les balles claquer et des cris de douleur et d'effroi, ne sachant pas si elle criait également ou si c'était les martèlements du sang dans son crâne qui l'enveloppaient de cette plainte continue, et elle voulait monter encore et se rappelait qu'un garçon lui avait dit qu'il ne fallait jamais, jamais s'arrêter de monter avant d'avoir gagné le haut du grillage, mais les barbelés arrachaient la peau de ses mains et de ses pieds et elle pouvait maintenant s'entendre hurler et sentir le sang couler sur ses bras, ses épaules, se disant jamais s'arrêter de monter. jamais, répétant les mots sans plus les comprendre et puis abandonnant, lâchant prise, tombant en arrière avec douceur et pensant alors que le 'propre de Khady Demba, moins qu'un souffle, à peine un mouvement de l'air, était certainement de ne pas toucher terre, de flotter éternelle, inestimable, trop volatile pour s'écraser jamais, dans la clarté aveuglante et glaciale des projecteurs.

C'est moi, Khady Demba, songeait-elle encore à l'instant où son crâne heurta le sol et où, les yeux grands ouverts, Elle voyait planer lentement par-dessus le grillage un oiseau aux longues ailes grises — c'est moi, Khady Demba, songea-t-elle dans l'éblouissement de cette révélation, sachant qu'elle était cet oiseau et que l'oiseau le savait...

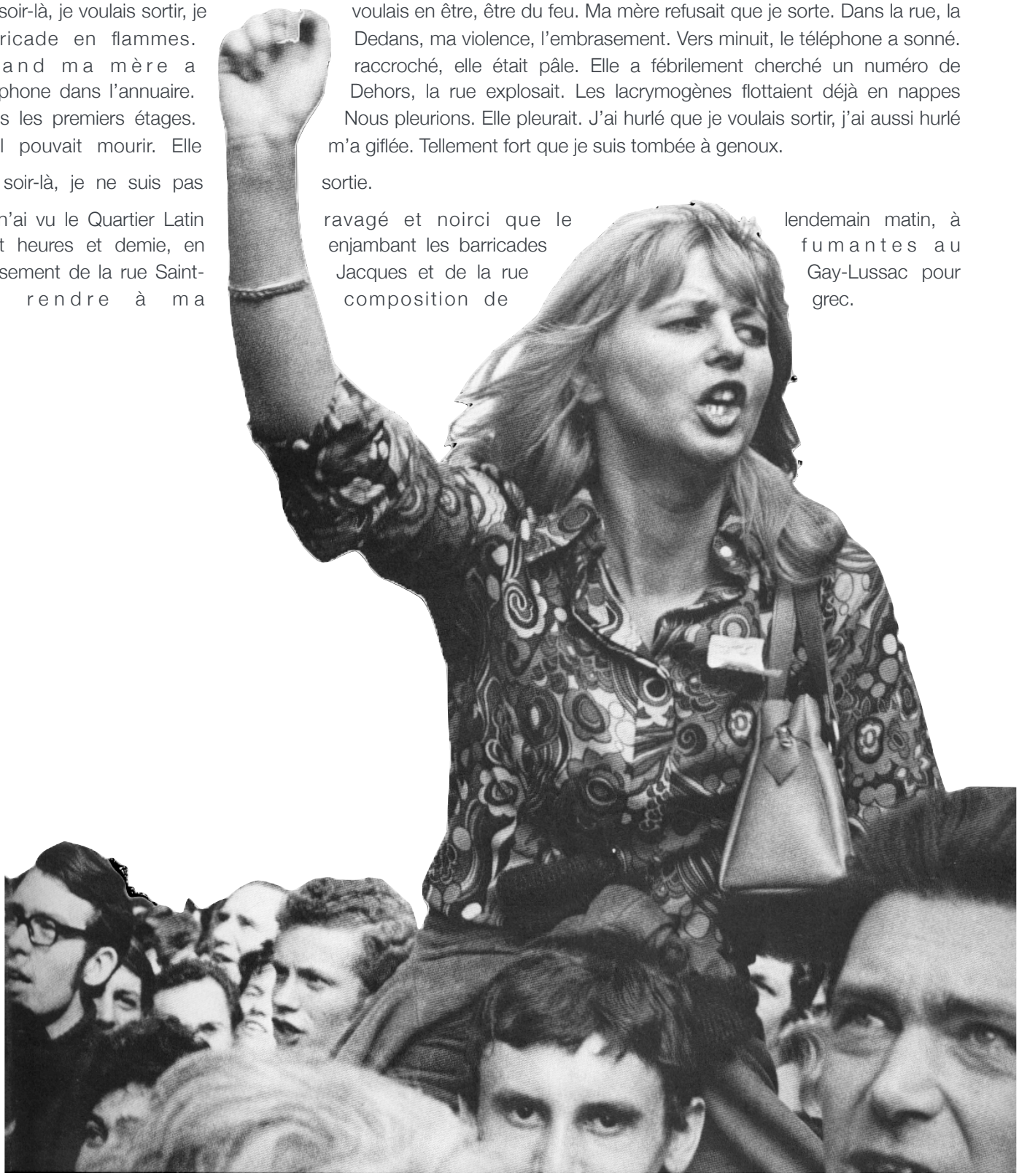
Emportée **P. du Bouchet**

Le 3 mai 1968, vers vingt-trois heures, je tournais en rond dans notre appartement de la rue Malebranche, à deux pas de la Sorbonne, en plein Quartier latin. Rue Le Goff, en bas de chez nous, la rue était en feu. Les cris et la rumeur montaient du dehors. Les étudiants avaient dressé une barricade et scandaient: “Libérez nos camarades !“ J’étais en terminale. Les étudiants, c’était la liberté, vaste insoupçonnée, inouïe. Tout ce dont je devinais depuis toujours que j’étais privée, non de l’extérieur, mais depuis un lieu plus profond, plus intime, le seul où la liberté ait un sens. Puisque la révolte qui était la mienne depuis si longtemps, je n’avais pas le droit de l’exprimer, sous peine de la tuer, elle, ma mère, de le tuer, lui. Puisque j’étais une menace pour leur amour.

Ce soir-là, je voulais sortir, je voulais en être, être du feu. Ma mère refusait que je sorte. Dans la rue, la barricade en flammes. Dedans, ma violence, l’embrasement. Vers minuit, le téléphone a sonné. Quand ma mère a raccroché, elle était pâle. Elle a fébrilement cherché un numéro de téléphone dans l’annuaire. Dehors, la rue explosait. Les lacrymogènes flottaient déjà en nappes dans les premiers étages. Nous pleurions. Elle pleurait. J’ai hurlé que je voulais sortir, j’ai aussi hurlé qu’il pouvait mourir. Elle m’a giflée. Tellement fort que je suis tombée à genoux.

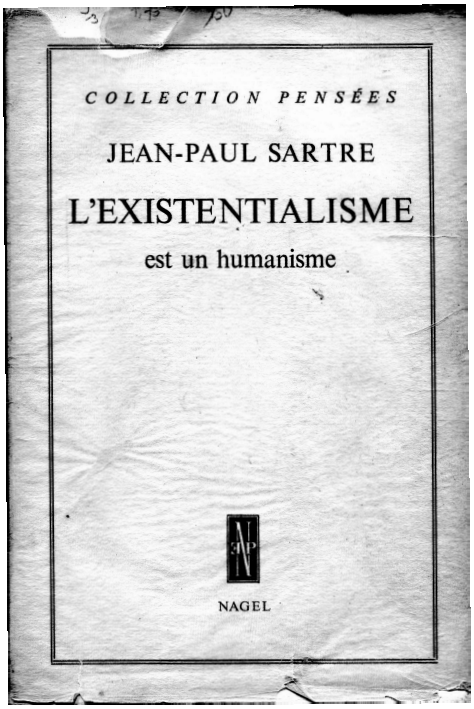
Ce soir-là, je ne suis pas sortie.

Je n’ai vu le Quartier Latin ravagé et noirci que le lendemain matin, à sept heures et demie, en enjambant les barricades fumantes au croisement de la rue Saint-Jacques et de la rue Gay-Lussac pour me rendre à ma composition de grec.



Textes philosophiques

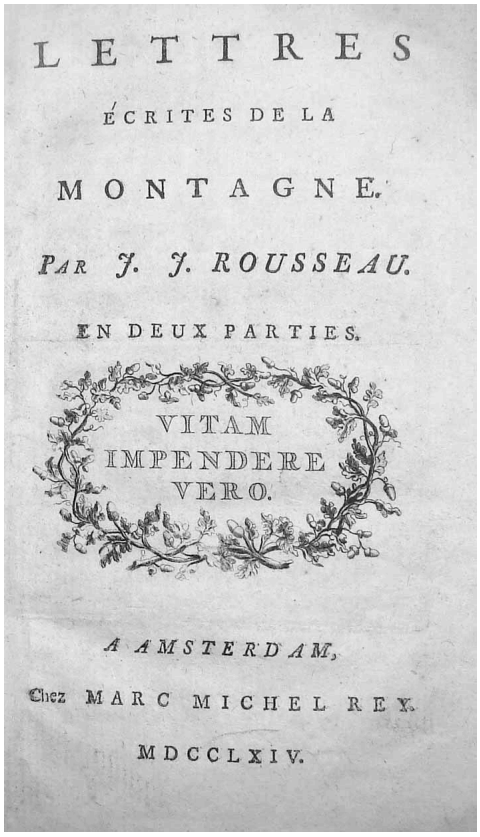
L'Existentialisme est un Humanisme — J.P. Sartre



S'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de condition. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des limites a priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient : l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. Les limites ne sont ni subjectives ni objectives ou plutôt elles ont une face objective et une face subjective. Objectives parce qu'elles se rencontrent partout et sont partout reconnaissables, elles sont subjectives parce qu'elles sont vécues et ne sont rien si l'homme ne les vit, c'est-à-dire ne se détermine librement dans son existence par rapport à elles. Et bien que les projets puissent être divers, au moins aucun ne me reste-t-il tout à fait étranger parce qu'ils se présentent tous comme un essai pour franchir ces limites ou pour les reculer ou pour les nier ou pour s'en accommoder.

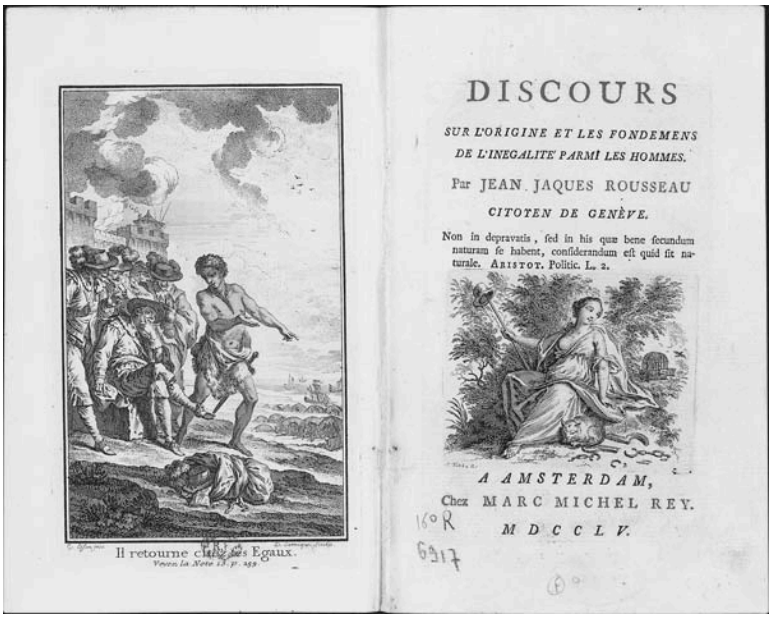
Lettres écrites de la montagne, VII — J.J.Rousseau

Il n'y a donc point de liberté sans lois, ni où quelqu'un est au dessus des lois ; dans l'état même de nature l'homme n'est libre qu'à la faveur de la loi naturelle qui commande à tous. Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas ; il a des chefs et non pas des maîtres ; il obéit aux lois, mais il n'obéit qu'aux lois et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes. Toutes les barrières qu'on donne dans les républiques au pouvoir des magistrats ne sont établies que pour garantir de leurs atteintes l'enceinte sacrée des lois : ils en sont les ministres, non les arbitres, ils doivent les garder, non les enfreindre Un peuple est libre, quelque forme qu'ait son gouvernement, quand dans celui qui le gouverne il ne voit point l'homme, mais l'organe de la loi. En un mot, la liberté suit toujours le sort des lois, elle règne ou périt avec elles ; je ne sache rien de plus certain.



DIscours J.J.Rousseau

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant.

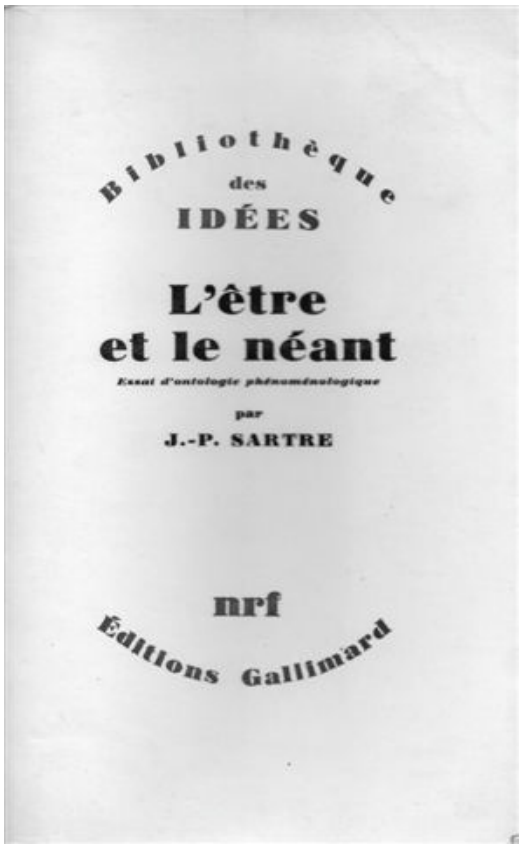

Il retourne chez ses Egaux.
Voyez la Note 13. p. 255.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS DE L'INEGALITE PARMI LES HOMMES.
Par JEAN JAQUES ROUSSEAU
CITOYEN DE GENÈVE.
Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.
A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M D C C L V.

Mais, dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

L'Être et le Néant J.P. Sartre

En soi Autrui-objet n'a jamais assez de force pour occasionner l'amour. Si l'amour a pour idéal l'appropriation d'autrui en tant qu'autrui, c'est-à-dire en tant que subjectivité regardante, cet idéal ne peut être projeté qu'à partir de ma rencontre avec autrui-sujet, non avec autrui-objet. La séduction ne peut parer autrui-objet qui tente de me séduire que du caractère d'objet précieux « à posséder »; elle me déterminera peut-être à risquer gros pour le conquérir; mais ce désir d'appropriation d'un objet au milieu du monde ne saurait être confondu avec l'amour. L'amour ne saurait donc naître chez l'aimé que de l'épreuve qu'il fait de son aliénation et de sa fuite vers l'autre. Mais, de nouveau, l'aimé, s'il en est ainsi, ne se transformera en amant que s'il projette d'être aimé, c'est-à-dire si ce qu'il veut conquérir n'est point un corps mais la subjectivité de l'autre en tant que telle. Le seul moyen, en effet, qu'il puisse concevoir pour réaliser cette appropriation, c'est de se faire aimer. Ainsi nous apparaît-il qu'aimer est, dans son essence, le projet de se faire aimer. D'où cette nouvelle contradiction et ce nouveau conflit: chacun des amants est entièrement captif de l'autre en tant qu'il veut se faire aimer par lui à l'exclusion de tout autre ; mais en même temps, chacun exige de l'autre un amour qui ne se réduit nullement au « projet d'être-aimé ». Ce qu'il exige, en effet, c'est que l'autre, sans chercher originellement à se faire aimer, ait une intuition à la fois contemplative et affective de son aimé comme la limite objective de sa liberté, comme le fondement inéluctable et choisi de sa transcendance, comme la totalité d'être et la valeur suprême. L'amour ainsi exigé de l'autre ne saurait rien demander : il est pur engagement sans réciprocité.


Bibliothèque des IDÉES
L'être et le néant
Essai d'ontologie phénoménologique
par
J.-P. SARTRE
nrf
Editions Gallimard

Poésies

Liberté

M.Carême

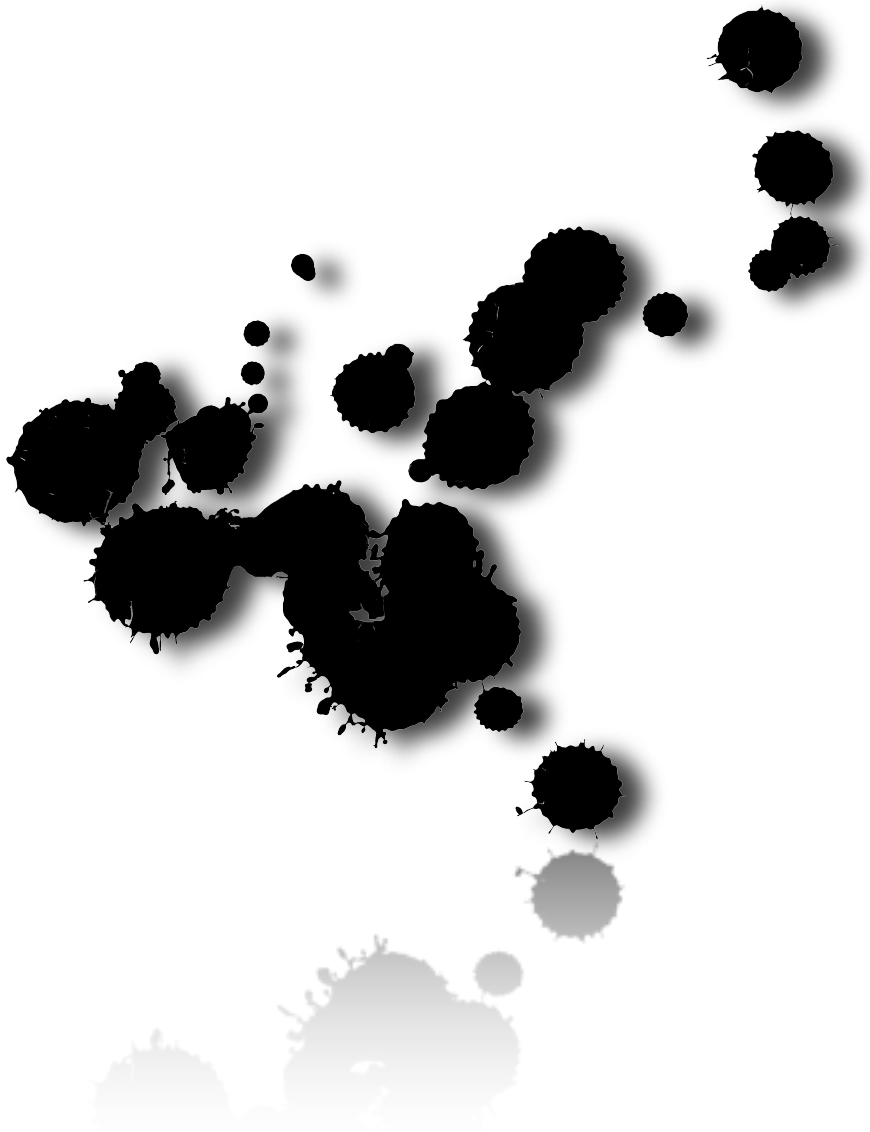
Prenez du soleil
Dans le creux des mains,
Un peu de soleil
Et partez au loin!

Partez dans le vent,
Suivez votre rêve ;
Partez à l'instant,
La jeunesse est brève !

Il est des chemins
Inconnus des hommes,
Il est des chemins
Si aériens !

Ne regrettez pas
Ce que vous quittez.
Regardez, là-bas,
L'horizon briller.

Loin, toujours plus loin,
Partez en chantant !
Le monde appartient
A ceux qui n'ont rien.



Ma liberté

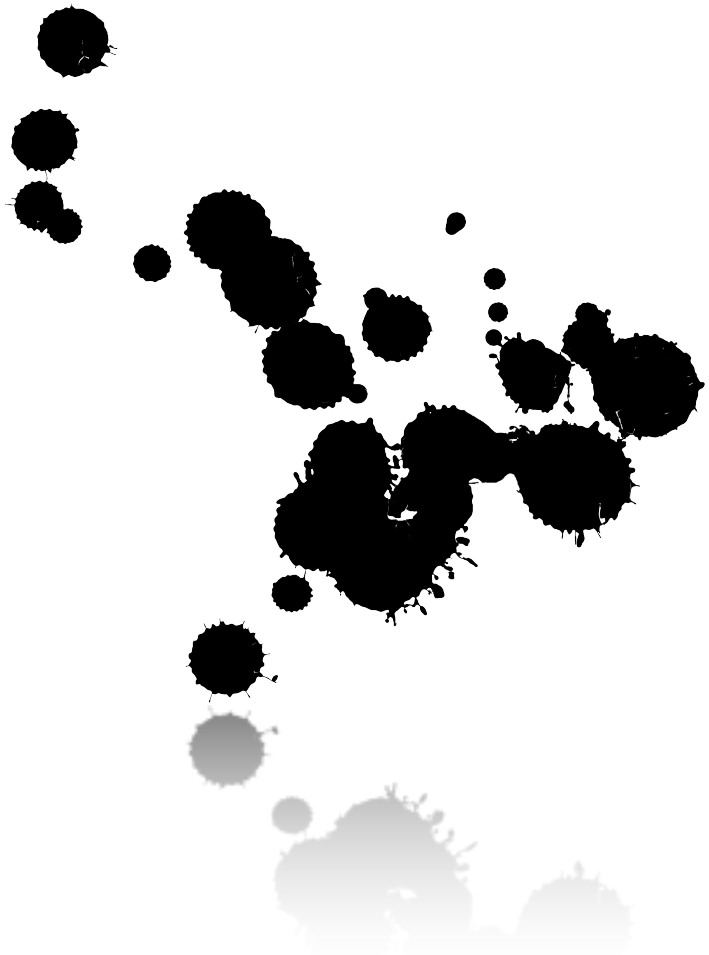
G.Moustaki

Longtemps je t'ai gardée
Comme une perle rare
Ma liberté
C'est toi qui m'a aidé
A larguer les amarres
On allait n'importe où
On allait jusqu'au bout
Des chemins de fortune
On cueillait en rêvant
Une rose des vents
Sur un rayon de lune

Ma liberté
Devant tes volontés
Mon âme était soumise
Ma liberté
Je t'avais tout donné
Ma dernière chemise
Et combien j'ai souffert
Pour pouvoir satisfaire
Toutes tes exigences
J'ai changé de pays
J'ai perdu mes amis
Pour gagner ta confiance

Ma liberté
Tu as su désarmer
Toutes Mes habitudes
Ma liberté
Toi qui m'a fait aimer
Même la solitude
Toi qui m'as fait sourire
Quand je voyais finir
Une belle aventure
Toi qui m'as protégé
Quand j'allais me cacher
Pour soigner mes blessures

Ma liberté
Pourtant je t'ai quittée
Une nuit de décembre
J'ai déserté
Les chemins écartés
Que nous suivions ensemble
Lorsque sans me méfier
Les pieds et poings liés
Je me suis laissé faire
Et je t'ai trahi pour
Une prison d'amour
Et sa belle geôlière



La liberté

J.Prévost

La Liberté,

Ce n'est pas partir, c'est revenir,
Et agir,
Ce n'est pas prendre, c'est comprendre,
Et apprendre,
Ce n'est pas savoir, c'est vouloir,
Et pouvoir,
Ce n'est pas gagner, c'est payer,
Et donner,
Ce n'est pas trahir, c'est réunir,
Et accueillir.

La Liberté,

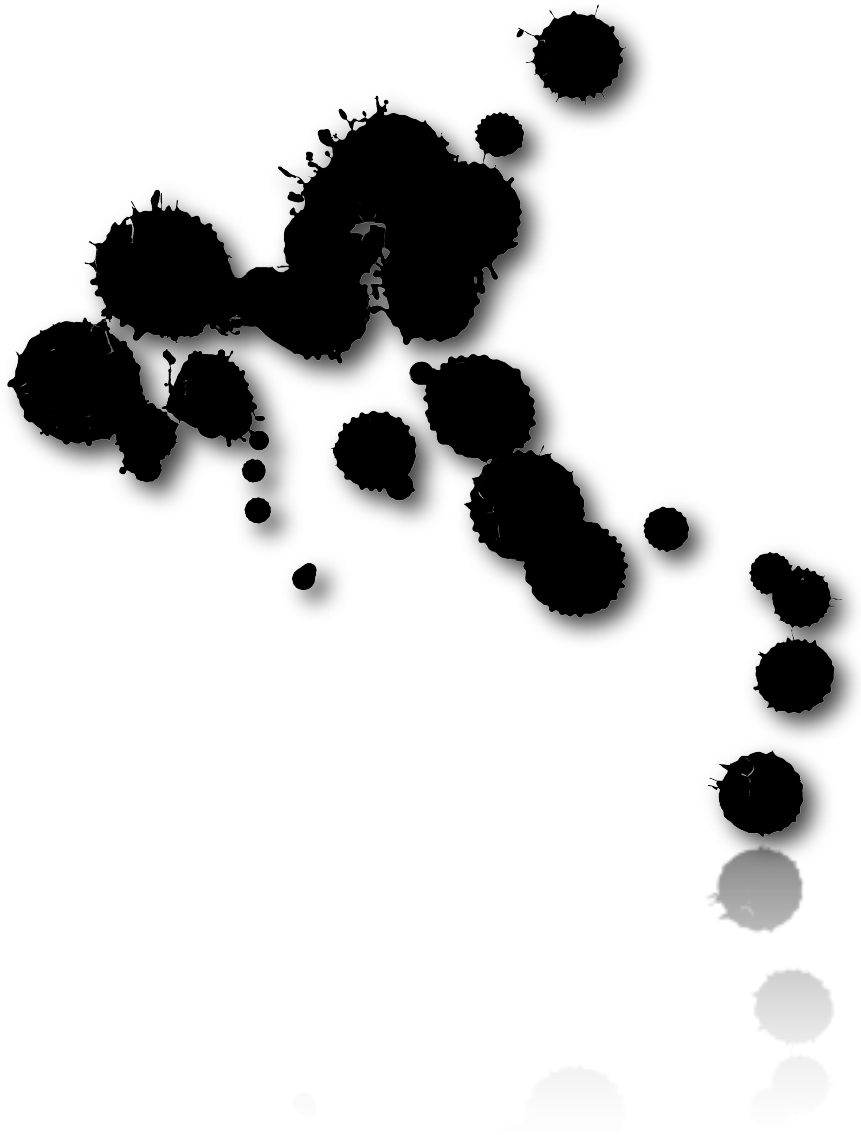
Ce n'est pas s'incliner, c'est refuser,
Et remercier,
Ce pas un cadeau, c'est un flambeau,
Et un fardeau,
Ce n'est pas la faiblesse, c'est la sagesse,
Et la noblesse,
Ce n'est pas un avoir, c'est un devoir,
Et un espoir,
Ce n'est pas discourir, c'est obtenir,
Et maintenir.

Ce n'est pas facile,
C'est si fragile,
La Liberté.

Far-niente

T.Gautier

Quand je n'ai rien à faire, et qu'à peine un nuage
Dans les champs bleus du ciel, flocon de laine, nage,
J'aime à m'écouter vivre, et, libre de soucis,
Loin des chemins poudreux, à demeurer assis
Sur un moelleux tapis de fougère et de mousse,
Au bord des bois touffus où la chaleur s'émousse.
Là, pour tuer le temps, j'observe la fourmi
Qui, pensant au retour de l'hiver ennemi,
Pour son grenier dérobe un grain d'orge à la gerbe,
Le puceron qui grimpe et se pende au brin d'herbe,
La chenille traînant ses anneaux veloutés,
La limace baveuse aux sillons argentés,
Et le frais papillon qui de fleurs en fleurs vole.
Ensuite je regarde, amusement frivole,
La lumière brisant dans chacun de mes cils,
Palissade opposée à ses rayons subtils,
Les sept couleurs du prisme, ou le duvet qui flotte
En l'air, comme sur l'onde un vaisseau sans pilote ;
Et lorsque je suis las je me laisse endormir,
Au murmure de l'eau qu'un caillou fait gémir,
Ou j'écoute chanter près de moi la fauvette,
Et là-haut dans l'azur gazouiller l'alouette.



L’homme et la mer

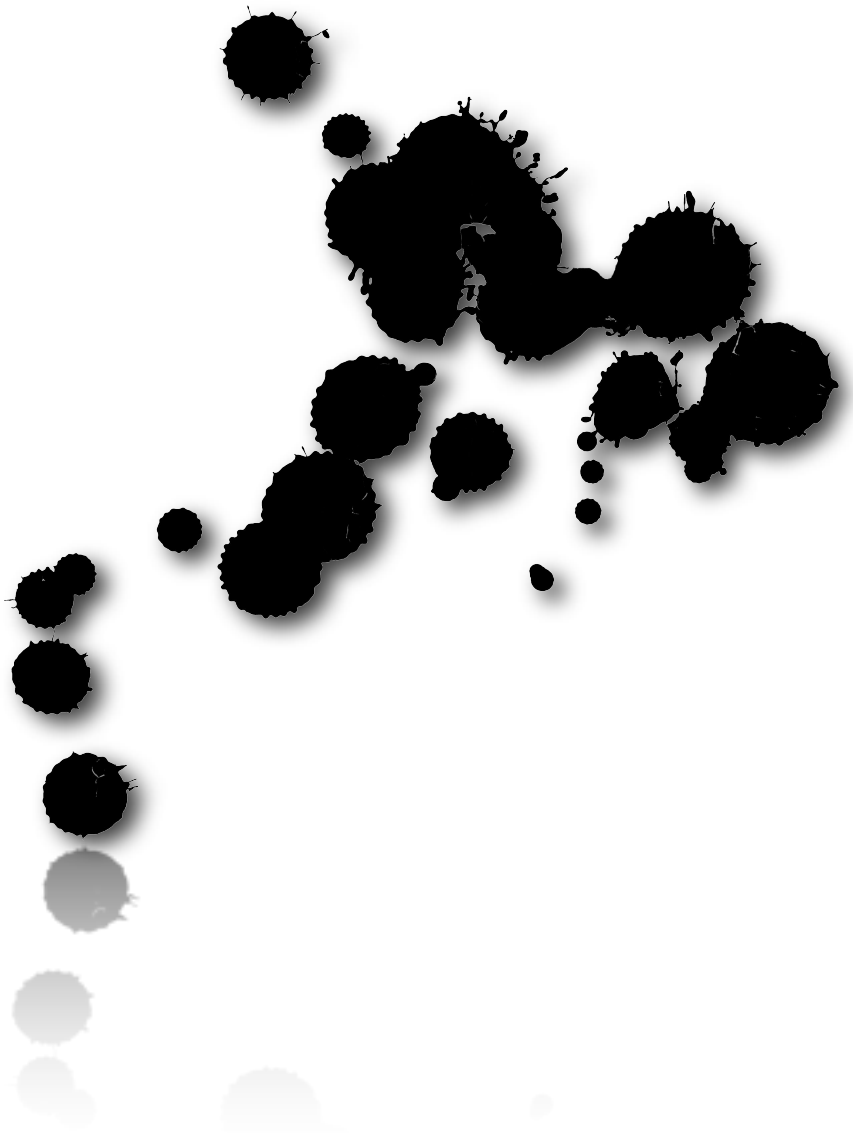
C. Baudelaire

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n’est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l’embrasses des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n’a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

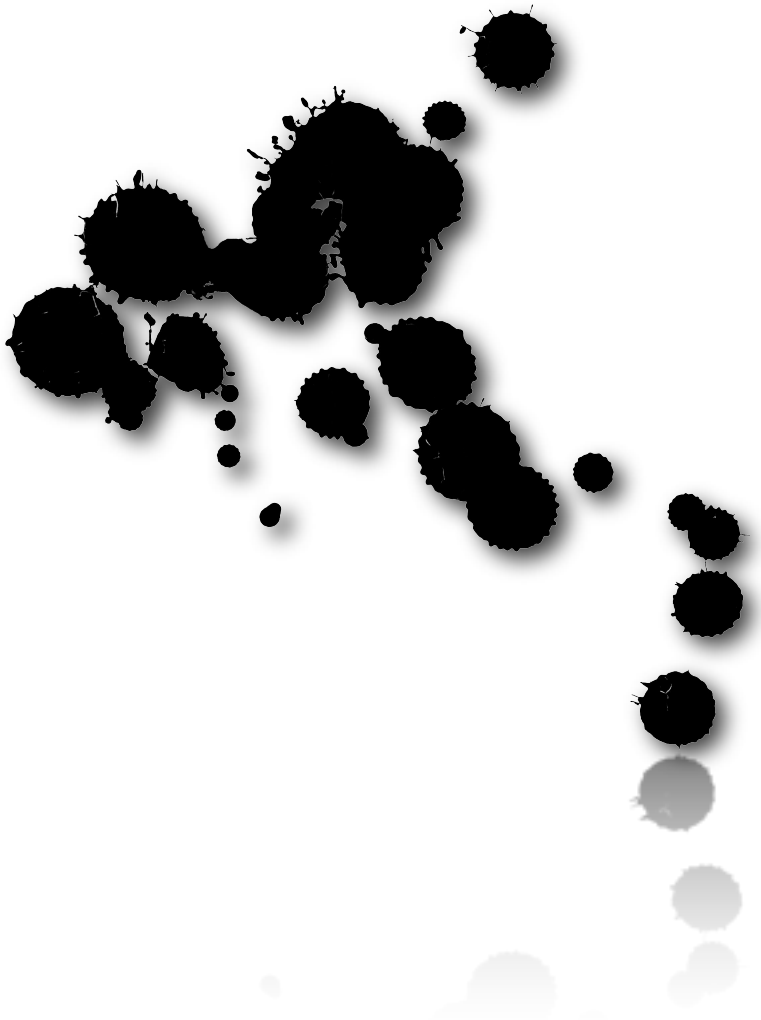
Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !



Liberté

J. Charpentreau

Oui, j'ai découpé la cravate
De mon père,
J'ai brûlé la robe écarlate
De ma mère.
J'ai décousu le grand rideau
Du salon,
J'ai rempli de deux litres d'eau
Le violon.
J'ai mis de l'encre rouge dans
L'aquarium,
J'ai passé tous les cure-dents
Au minimum.
J'ai frotté le chien à la crème
Chantilly,
J'ai fait cuire les chrysanthèmes
En bouilli.
J'ai décoré notre loggia
De boudins,
J'ai piétiné les hortensias
Du jardin.
J'ai peinturé tous les portraits.
Et alors ?
Je croyais qu'en France on était
Libre encore !



Liberté

P.Eluard

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable de neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom
Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des roisJ'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffées d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint

Sur mes raisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attendries
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté